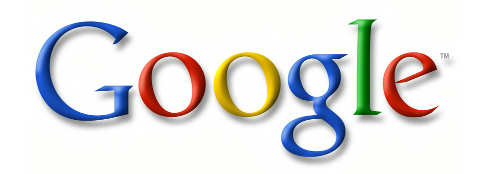
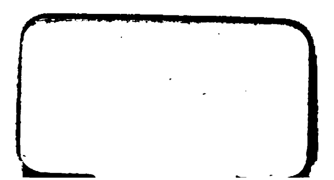



SE TAIRE



LA

VIE DE JÉSUS

LES ÉVANGILES

ET

M. RENAN.

LA VIE
DE JÉSUS
LES ÉVANGILES

ET

M. RENAN

PAR

G. DESHAIRES.

DEUXIÈME ÉDITION.

Prix : 2 Fr.

PARIS

VICTOR PALMÉ, Libraire-Éditeur, rue Saint-Sulpice, 22.

MARSEILLE

CAMOIN, Libraire-Éditeur, rue Canebière, 1.

TOULOUSE

DELBOY, Libraire-Éditeur, rue de la Pomme, 71.

1863.

MARSEILLE. — IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE J. BARILE.

CHAPITRE Ier.

INTRODUCTION.

Nous venons de lire le livre étrange de M. Renan, et il nous a laissé des impressions qui sont à la fois un mélange de surprise et de pitié.

Ce livre, nous le croyons, fait beaucoup plus de bruit qu'il ne le mérite, et cela tient aux circonstances dans lesquelles il s'est produit.

Que cette composition fût sortie d'une autre plume que celle de M. Renan, elle eût bien vite disparu, nous n'en doutons pas, au milieu de l'indifférence générale ; et elle n'aurait bien certainement pas eu le privilége d'exciter ni enthousiasme, ni admiration.

Mais M. Renan a de nombreux amis, et l'on parle

depuis longtemps de ses idées sur la divinité de Jésus comme d'un programme qui doit mettre à néant les vieilles croyances, et en faire surgir de nouvelles.

Un intérêt tout particulier s'est, en outre, fixé sur M. Renan par suite de l'émotion qui s'est produite autour de sa chaire, lors de ses premières leçons si brusquement interrompues

Le silence imposé à l'ancien sulpicien devenu tout-à-coup le professeur aimé du collége de France, avait grandi sa réputation.

On disait qu'il avait d'étranges révélations à faire et de grandes vérités à annoncer ; il y a donc eu autour de ce livre un moment d'attente solennelle.

L'inconnu jouant le plus grand rôle dans les choses humaines, on ne doit pas regretter que cette main qui paraissait pleine de mystères se soit ouverte. Les idées de M. Renan ne sont pas de celles que l'on doit chercher à contenir. Il faut, au contraire, leur ouvrir la voie, et leur rendre la partie facile. Les comprimer, c'est leur donner une force qu'elles n'ont certainement pas. Produites librement au grand jour, l'évaporation en est presque immédiate.

Disons aussi que l'érudition profonde de M. Renan et sa connaissance parfaite des langues sémitiques ont répandu une auréole autour de lui, et en ont fait un chef d'école qui est cru sur parole.

Cependant, si le sanctuaire de la science n'est ouvert qu'à quelques intelligences privilégiées, et si la connaissance des langues orientales est peu répan-

due, il est toujours permis de faire appel à la raison et au bon sens qui sont le patrimoine de tout le monde. Il n'est point défendu non plus d'examiner certaines théories, quelque brillante que soit la forme sous laquelle elles se produisent. La supériorité du maître ne doit pas s'affirmer de telle façon qu'elle puisse empêcher de nous rendre compte de ses leçons.

M. Renan ajoute encore à sa profonde science l'avantage d'avoir visité les lieux qu'il décrit; et il annonce en avoir fait une étude attentive.

On devrait donc s'attendre à trouver dans ses récits de la netteté, et une grande précision topographique.

On dit, cependant, qu'il n'en est rien, et qu'il a commis de grossières erreurs.

Toutefois, on ne peut nier que ses descriptions ne soient parfois charmantes et très-artistiquement découpées. Mais cela ne peut donner de la valeur à des idées qui n'en ont pas par elles-mêmes.

Enfin, les pages de M. Renan, autant par l'harmonie et les effets du style que par la grandeur du sujet qu'il traite, excitent un vif intérêt. Mais on ne trouve dans son récit rien d'émouvant, rien qui enlève l'âme. Seulement, on ressent par moments des sensations étranges. C'est l'éclair furtif, aux lueurs sinistres, qui brille devant vos yeux, ou la froide incision d'une lame d'acier.

Tel est l'effet qu'a produit sur nous cette composition qui renferme beaucoup de science, mais qui se distingue surtout par de véritables rêveries, et des

notions mal définies sur les plus grandes choses qui aient jamais occupé l'attention des hommes. On sent sous chaque phrase une pensée subtile, inquiète et tourmentée, qui voudrait se montrer, mais qui s'efface et disparaît au moment même où l'on croit que la révélation va venir.

Pour faire une analyse fidèle de cet ouvrage, il faudrait presque le copier tout entier ; et encore se demanderait-on si l'on est bien parvenu à en rendre un compte exact. Ce n'est ni un ouvrage historique, ni un ouvrage philosophique. C'est une composition à part, écrite sans ordre et sans suite, dans laquelle l'auteur procède par des récits qui ne sont nullement liés les uns aux autres, où l'on trouve un peu de tout, et où de vagues idées flottent sans-cesse entre le scepticisme et la foi. Comme le rationalisme ne suffit pas pour expliquer la vie de Jésus, M Renan devient à chaque instant mystique malgré lui ; et s'il n'eût pris le soin de rappeler que les convictions de sa jeunesse sont éteintes, on croirait par moments que c'est l'ancien sulpicien qui écrit.

Nous allons examiner rapidement les principaux passages de ce livre.

CHAPITRE II.

L'INVOCATION.

Commencer l'histoire de Jésus par l'invocation à l'âme d'une jeune fille dont les cendres reposent loin de sa patrie, et mêler cette mémoire chérie à des souvenirs éteints empruntés au Paganisme, c'est assurément un début assez étrange.

On pourrait s'en étonner si ce n'était un usage très-répandu aujourd'hui.

Par un constraste inexplicable, l'école rationaliste ou matérialiste, ce qui est à peu près la même chose, affecte d'aimer ce genre de communion mystique entre la vie et la mort.

On trouve que c'est d'un bon effet, et d'un heureux présage pour le succès du livre que de déployer, en commençant, ce genre particulier de sensibilité qui consiste à faire appel à l'âme blanche d'une sœur, à l'âme tendre d'une épouse chérie, ou à l'âme douce d'une mère adorée. Cette âme est tou-

jours, bien entendu, représentée comme reposant en paix au sein de l'Éternel, auquel on croit peu, et peut-être pas du tout.

A notre époque, du reste, si l'on croit peu à Dieu, on croit aux médium. Dans la pensée d'un grand nombre, la divinité de Jésus doit être considérée comme une chimère. Mais, à leurs yeux, il y a dans l'humanité des êtres bienfaisants, qui sont en communication perpétuelle avec les âmes, qui les tiennent, pour ainsi dire, à leur disposition, et qui forcent les esprits les plus rebelles à apparaître à leur premier appel, même sur les théâtres.

Une religion nouvelle est donc sur le point d'être fondée, *c'est le Spiritisme.*

De pareilles croyances sont trop respectables pour ne pas mériter d'être puissamment encouragées, puisqu'elles nous mettent en rapport direct avec l'autre vie, ce qui est une avance sur le Christianisme.

Avant peu, nous n'en doutons pas, on appellera sur ces croyances une protection spéciale, et *le spiritisme* est évidemment destiné à devenir une religion d'État.

Aussi, voyez comme en partant de ces données, les images sont plus fraîches et plus gracieuses. L'antiquité ne peut plus rien cacher dans les profondeurs de l'oubli. Il n'y a plus ni temps, ni espace. Les idées mythologiques fusionnent avec les idées chrétiennes.

Qu'une jeune fille ait pu exprimer des regrets de mourir loin de sa patrie, et de ne pouvoir déposer

sa dernière pensée dans le sein de sa mère, c'eût été un lieu commun et de peu d'effet.

Il faut au lecteur d'autres sensations, et exciter sa surprise en lui montrant cette sœur chérie au milieu du cortége brillant des femmes phéniciennes, aux éclatantes parures.

Mais ce n'était pas assez :

Rappeler à une âme virginale le souvenir d'Adonis, l'amant de Vénus, le fils de l'incestueuse Myrra ; quelle délicatesse de sentiments, et comme cela va bien devant les grands mystères de la mort !

CHAPITRE III.

LES QUATRE ÉVANGÉLISTES.

M. Renan, qui ne veut laisser aucun doute sur la sincérité et l'étendue de ses recherches, afin d'arriver à la découverte de la vérité, et qui ne veut pas surprendre les impressions de ses lecteurs, donne avec soin la liste de tous les auteurs dont les écrits constituent les véritables monuments de la science à laquelle il veut bien nous initier.

Par les soins qu'il prend à indiquer le nom des auteurs, le format des ouvrages et la désignation des librairies où se trouvent ces livres précieux, une telle indication pourrait peut-être, sous une autre plume que celle de M. Renan, faire l'effet d'une réclame.

Mais ce préambule n'a d'autre but que de rendre faciles au lecteur les recherches et vérifications auxquelles il pourrait avoir la fantaisie de se livrer.

M. Renan, il est vrai, a peu de chose à craindre

de ce côté. Ses connaissances, dans l'opinion générale, sont tellement supérieures à celles des auteurs cités par lui, qu'il s'attend bien à être cru sur parole. Mais comme il peut se rencontrer quelques demi-savants dont l'entêtement, comme on le sait, est proverbial, et que l'on ne peut jamais convaincre, il leur doune le moyen de dissiper facilement tous les scrupules qu'ils pourraient concevoir.

M. l'abbé Freppel n'a pas voulu rester en arrière; et bien qu'il paraisse réfuter, sans vouloir laisser échapper aucun détail, l'ouvrage de M. Renan, principalement dans l'intérêt de la classe nombreuse des commis-voyageurs qui n'a pas le temps de s'instruire, il a pris soin de leur indiquer tous les ouvrages de théologie où ils trouveront la confirmation de ses éclaircissements. Il est bien entendu que les commis-voyageurs ne se procureront pas ces ouvrages, qui deviendraient pour eux un bagage fort embarrassant, puisqu'ils suffiraient amplement pour composer une vaste bibliothèque.

Ces citations scientifiques ne sont donc introduites que pour prouver à M. Renan qu'il n'a pas le monopole de la science, et ne doivent être considérées que comme une guirlande jetée autour de la réfutation de M. Freppel.

M. Renan a, du reste, un avantage sur M. Freppel, il a saisi l'occasion qui lui était naturellement offerte de détruire une erreur qui s'était généralement accréditée.

L'histoire de la vie de Jésus avait été écrite par Strauss d'une telle façon que l'on pensait qu'il avait voulu en faire un mythe, et que non-seulement ce n'était point, dans la pensée de l'historien, une personne divine, mais que ce n'était même pas un être dont les pieds aient jamais touché la terre.

M. Renan nous apprend qu'il n'en est rien, et que l'on s'est mépris sur les idées de Strauss qui croyait parfaitement à l'existence de Jésus, et qui n'a eu que le tort de rapporter les différentes circonstances de sa vie *d'une manière trop effacée*. .

Nous prenons note de cette impression, et nous nous demandons quel degré de confiance peut inspirer un livre où le caractère d'un personnage comme celui de Jésus est tracé de façon à ce qu'on puisse à peine le reconnaître.

Mais nous allons nous trouver en présence d'autres appréciations bien plus étranges.

Continuons.

CHAPITRE IV.

LES QUATRE ÉVANGÉLISTES.

(Suite.)

Il existe un genre de critique qui a toujours excité de vives plaintes de la part de ceux qui en ont été l'objet. Il était très en usage du temps de Voltaire, de Diderot et de Rousseau. Ce dernier surtout le signalait comme une de ces manœuvres odieuses, empreintes de déloyauté et de mauvaise foi, et dont on doit particulièrement se défier.

Le genre de critique auquel nous faisons allusion consiste à dire d'abord beaucoup de bien de son adversaire, à se poser comme son défenseur, à parler d'un dévouement inviolable pour lui, puis, par des transitions habilement ménagées et des artifices de langage adroitement combinés, à baisser insensiblement le ton de manière à exprimer d'abord des doutes

offensants sur son compte, et à lui porter ensuite des coups d'autant plus terribles qu'ils ont l'air de venir d'une main amie.

La loyauté de M. Renan et sa supériorité intellectuelle lui ont fait dédaigner ces moyens aussi odieux que vulgaires : Il a renversé la proposition ; et sa générosité lui a inspiré tout naturellement l'idée de procéder à l'égard des Évangélistes d'après ces formes pleines de convenance et de courtoisie qui veulent que la défense soit placée après l'attaque, afin de laisser, autant que possible, le lecteur sous la dernière impression.

Donc, en examinant la valeur des quatre Évangélistes, M. Renan commence par faire ressortir leurs défauts qui sont grands, divers et nombreux à ses yeux.

C'est surtout le récit de Luc qui lui paraît le plus laisser à désirer. Le portrait qu'il en trace, est, en effet, peu flatteur.

Luc d'abord ignorait totalement l'hébreu, ce qui doit le rendre inexcusable aux yeux de M. Renan. Il a exagéré le merveilleux, commis des erreurs de chronologie, inventé certains traits de la physionomie de Jésus, et il nous est représenté avec de tels défauts qu'il semble mériter bien peu de crédit.

Cependant, M. Renan n'hésite pas, d'un autre côté, à reconnaître que la composition de Luc est régulière, écrite de la même main, et de la plus parfaite unité.

Son récit est plus faible que celui des autres synoptiques, ce qui ne l'empêche pas d'être *un artiste divin* qui nous montre le caractère du fondateur avec un bonheur de trait et un relief qui n'appartiennent qu'à lui.

Au milieu de ces contradictions, ce sera au lecteur à faire son choix.

Les Evangiles de Mathieu et de Marc, dit M. Renan, n'ont pas à beaucoup près le même cachet individuel. Ce sont des compositions impersonnelles où l'auteur disparaît complétement : — L'Évangile selon Saint-Mathieu est caractérisé par ses longs discours : Le second est surtout anecdotique ; beaucoup *plus exact que le premier* sur les petits faits, bref jusqu'à la sécheresse, pauvre en discours, assez mal composé.

Cependant, au fond, M. Renan reconnaît que les deux Évangiles sont parfaitement identiques, et à un tel point qu'on les dirait copiés sur le même prototype. Ainsi Mathieu a englobé les anecdotes de Marc, et Marc a reproduit une foule de traits qui viennent des discours de Mathieu.

Voilà donc deux Évangiles, dont *l'un est plus exact que l'autre*, qui se confondent cependant parfaitement, malgré les erreurs que l'on fait supposer dans la composition de Mathieu, et qui ne *sont pas indiquées*. Il faut remarquer aussi que M. Renan examine la question de savoir si les trois premiers Évangiles ont été écrits par des témoins oculaires de la vie et des actes de Jésus, ce que l'on paraît avoir cru jusqu'à ce jour.

Pour Luc, dit-il, le doute n'est pas possible : C'est bien le compagnon de Saint-Paul qui a produit cette composition.

Mais les deux autres Évangiles ont ils été écrits par Mathieu et par Marc ?

Dans la pensée de M. Renan, on ne saurait l'affirmer, puisque les formules selon Mathieu et selon Marc signifient seulement « que c'étaient là des tradi-« tions provenant de chacun de ces apôtres, et se « couvrant de leur autorité.

Remarquons de notre côté que l'Évangile de Luc nous est donné avec la même formule. Il en est de même de celui de Jean dont nous allons bientôt parler, et M. Renan ne doute pas qu'ils ne soient tous deux les auteurs de ces deux compositions.

On peut se demander dès-lors pourquoi le doute s'est élevé dans son esprit à propos des Évangiles de Mathieu et de Marc ?

Du reste, c'est pour nous un point de bien peu d'importance, et qui ne saurait apporter la lumière dans des esprits troublés, de savoir si Mathieu et Marc ont tracé de leur main le récit qu'ils nous font de la vie de Jésus, ou si ces Évangiles ont été écrits sur les notes qu'ils ont laissées. La formule : Évangile selon Saint-Mathieu ; Évangile selon Saint-Marc, ne peut se traduire, ce nous semble, que de cette façon.

Voici ce que rapporte Mathieu ;

Voici ce que rapporte Saint-Marc ;

Et disons aussi que, quand bien même des quatre

Évangiles, deux se fussent perdus dans les Cataclysmes au milieu desquels s'est écroulé l'Empire romain, ou dans les transformations douloureuses du moyen-âge, et que deux seulement fussent arrivés jusqu'à nous, et même un seul, notre étonnement serait le même; et devant l'Évangile de Jean, devant les choses merveilleuses qu'il nous rapporte, nous verrions pâlir toutes les lumières de la science.

Ce dernier Évangile paraît à M. Renan s'écarter complétement des compositions des trois synoptiques. La vie de Jésus, dit-il, y est racontée d'une manière toute différente, et si Jésus parlait comme le veut Mathieu, il semble qu'il n'ait pu parler comme Jean l'a indiqué.

En outre, Jean a déployé dans son Évangile, toute une langue mystique inconnue aux autres synoptiques. On y trouve sans cesse les mots : monde, vérité, vie, lumière, ténèbres.

Jean montre, de plus, une affectation visible à vouloir fortifier l'autorité de Jésus, à montrer qu'il était le disciple préféré, et que dans toutes les circonstances solennelles, (à la Cène, au Calvaire, au Tombeau), il a tenu la première place.

Cependant, si de grandes imperfections doivent jeter des doutes sur la composition de Jean, M. Renan trouve que c'est le seul qui explique d'une manière satisfaisante les derniers mois de la vie de Jésus, et qu'une foule de traits de la passion, inintelligibles dans les synoptiques, reprennent dans l'Évangile de

Jean un caractère de vraisemblance et de possibilité.

Les derniers instants de Jésus devant tout naturellement exciter un intérêt particulier, il est utile de prendre bonne note de la déclaration de M. Renan.

Mais disons de suite que l'Évangile de Jean est empreint du seul caractère qu'il devait avoir dans les circonstances où il a été écrit.

Les assertions de M. Renan ne sont point nouvelles : elles sont même très-pâles à côté de celles que l'église a appelées des hérésies, et qui ont été professées par Arius, Macédonius, Nestorius, Socin et principalement par Strauss.

Du temps de Jean, ces doctrines avaient déjà commencé à faire leur apparition ; et une secte s'était formée, celle des Ebionites, qui proclamait que Jésus était un homme extraordinaire, un grand prophète, mais qui niait sa divinité.

C'est précisément pour réfuter ces idées qui avaient une propension à se répandre que Jean crut devoir sortir de son silence, et qu'il fit alors son Évangile, non plus seulement pour raconter avec calme, comme les autres synoptiques, les différents actes de la vie de Jésus, mais pour affirmer qu'il ne fallait pas voir en lui un homme, *mais le Fils de Dieu*.

Aussi, voyez quel début, et comme Jean tient à détruire de suite l'erreur qui tendait à se répandre :

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu ; et le Verbe était Dieu. . . . . . .

. . . .

Le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous.

. . . .

Jean rendit alors ce témoignage : « J'ai vu le » Saint-Esprit descendre du ciel comme une colombe » et demeurer sur lui.

» Je ne le connais pas : mais celui qui m'a en- » voyé baptiser dans l'eau m'a dit : celui sur qui vous » verrez descendre et demeurer le St-Esprit est celui » qui baptise dans le Saint-Esprit.

» Je l'ai vu, et j'ai rendu témoignage qu'il était *le* » *Fils de Dieu.* »

Nous le répétons ici, le récit de Jean est ce qu'il devait être au moment où il a été écrit, animé et fiévreux. Le souvenir de tout ce qu'il avait vu et entendu, le feu communiqué à son âme par les paroles de Jésus, ne pouvaient faire de lui un homme froid et, en quelque sorte, indifférent. Ce n'est donc plus un simple narrateur qui expose des événements : c'est le disciple qui se lève pour combattre une fausse doctrine, et pour justifier son Maître dont il voit fausser le caractère.

Vous avancez que Jésus était un homme : et moi, je vous dis, que c'était la vie et la lumière, et qu'il est venu pour dissiper les ténèbres ;

Du reste, ce serait une profonde erreur de penser que les mots mystiques de *vie*, *lumière*, *esprit*, forment une langue à part, inconnue avant la composition de Jean, et qui ne se retrouve pas dans les autres synoptiques.

Il suffit d'ouvrir les Évangiles au hasard, et de parcourir le premier feuillet qui vous tombe sous la main, pour sentir et reconnaître sous toutes les phrases des Évangélistes le souffle qui animait leurs croyances, et qui leur faisait prononcer ce grand mot de Saint-Esprit, mot inconnu avant eux, qui résume la vie et la lumière, et les autres mots mystiques employés si fréquemment dans le récit de Jean.

C'est d'abord Mathieu qui, rendant compte du baptême de Jésus, s'exprime ainsi :

« Celui qui doit venir après moi est plus puissant » que moi, et je ne suis pas digne de porter ses » souliers : c'est lui qui vous baptisera dans le *Saint-* » *Esprit* et dans *le feu*.

. . . .

» Jésus ayant été baptisé, sortit aussitôt de l'eau ; » et, en même temps, les cieux lui furent ouverts ; » et il vit l'*Esprit* de Dieu qui descendit comme une » colombe, et qui vint se reposer sur lui. »

C'est ensuite Marc qui rend également compte de ce baptême mystérieux presque dans les mêmes termes :

« Pour moi, je vous ai baptisés dans l'eau ; mais » pour lui, il vous baptisera dans le *Saint-Esprit*.

» Et, aussitôt qu'il fut sorti de l'eau, il vit les » cieux s'ouvrir, et l'*Esprit* comme une colombe, » descendre et demeurer sur lui. »

Puis enfin, voici venir Luc, sous la plume duquel les mêmes mots se présentent constamment :

« . . . Élizabeth fut remplie du *Saint-Esprit.*
» (Chapitre Ier, p. 41.)

» . . . . Zacharie est rempli du *Saint-Esprit.*
» (Chapitre Ier, p. 67.)

» . . . Vous marcherez devant la face du Sei-
» gneur pour éclairer ceux qui sont assis dans *les*
» *ténèbres* et dans *les ombres* de la mort. (Chapitre Ier,
» p. 79.)»

» . . . L'enfant croissait et se fortifiait *en Esprit.*
» (Chapitre Ier, p. 80.)

» . . . Comme *la lumière* qui éclairera les na-
» tions. (Chapitre II, p. 32.) »

Nous n'en finirions pas de relever les mots *esprit*, *lumière*, *ombres*, *ténèbres* qui se trouvent presque à chaque page des Évangiles.

Ainsi donc, les trois synoptiques ont parlé la même langue mystique que Jean, avec moins de chaleur à la vérité, ce qui devait être, et ce qui s'explique naturellement, puisqu'ils n'ont pas été mêlés au grand drame de la vie et de la mort de Jésus, et que les circonstances dans lesquelles ils ont écrit leurs compositions n'ont pas été les mêmes.

M. Renan n'est ni plus heureux, ni plus véridique lorsqu'il nous trace le portrait de Jean comme celui d'un homme plein du sentiment de sa personnalité, cherchant à effacer les autres disciples de Jésus, et à montrer qu'il a joué un rôle principal dans toutes les circonstances solennelles.

Nous ne pensons pas comme M. Freppel, que

M. Renan ait écrit son livre spécialement pour les commis-voyageurs, et pour les hommes d'une trempe vulgaire, incapables de vérifier ses assertions. Dans ses convictions, il devait certainement avoir une plus haute portée.

Ce n'est point non plus pour détruire des opinions superficielles et conçues d'avance par une classe d'hommes dont la vie s'écoule de la manière la plus frivole, et dont la pensée, par conséquent, ne peut se fixer sur les choses sérieuses, que nous traçons ces lignes.

Cependant, quand on voit un homme de la valeur de M. Renan avancer des choses de nature à abaisser et à faire paraître sous un mauvais jour le caractère de l'homme extraordinaire qui s'appelle Jean, on peut se demander à quelles sources il a puisé ses preuves. Or, si l'on sépare du livre de M. Renan des recherches scientifiques et des citations tout-à-fait étrangères à la vie de Jésus, on reconnaît que, pour tout le reste, il a été obligé, à défaut d'autres éléments pouvant offrir un caractère quelconque de précision, d'appuyer le canevas de sa composition sur le texte même des Évangiles. Puisque M. Renan n'a rien pu produire de nouveau, et n'a trouvé que dans la composition de Jean ce qui lui paraît contraire à la modestie d'un apôtre, voyons donc de quelle manière parle le disciple de Jésus des préférences du Maître pour lui, et des grandes choses dans lesquelles il a joué un des principaux rôles.

A LA CÈNE,

Au moment de la trahison de Judas, Jean met en relief sa personnalité dans ces termes :

« L'un d'eux (c'était lui Jean), que Jésus aimait, » étant couché sur le sein de Jésus, Simon-Pierre » lui fit signe de s'enquérir qui était celui dont Jésus » parlait :

» Ce disciple se reposant donc sur le sein de Jé- » sus, lui dit, Seigneur, qui est-ce ? Jésus lui ré- » pondit, etc. . . »

AU CALVAIRE,

Quelques instants avant sa mort :

« Jésus ayant vu sa mère qui se tenait auprès de » la Croix, et près d'elle *le disciple* qu'il aimait, dit » à sa mère : Femme, voilà *votre fils*.

» Puis, il dit *au disciple* : voilà votre mère. Et » depuis cette heure-là, *ce disciple* la prit chez lui. »

AU TOMBEAU,

Marie-Madeleine ayant vu que la pierre avait été ôtée du sépulcre, courut et vint trouver Simon-Pierre, et cet *autre disciple* que Jésus aimait, et leur dit : ils ont enlevé du sépulcre le Seigneur, et nous ne savons où ils l'ont mis.

Pierre sortit aussitôt, et cet *autre disciple* aussi : et ils s'en allèrent au sépulcre : ils couraient l'un et

l'autre ensemble ; mais cet *autre disciple* courut plus vite que Pierre, et arriva le premier au sépulcre.

Un peu plus loin : — alors donc *cet autre disciple* qui était arrivé le premier au sépulcre y entra aussi.

APRÈS LA RÉSURRECTION :

Pierre s'étant retourné vit venir après lui *le disciple que Jésus aimait*, et qui, pendant la Cènc s'était reposé sur son sein, et lui avait dit : Seigneur, qui est-ce qui vous trahira? Pierre donc, l'ayant vu, dit à Jésus : et celui-ci, Seigneur, que deviendra-t-il? Jésus lui dit : si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe? Pour vous, suivez-moi.

Il courut sur cela un bruit parmi les frères, que *ce disciple* ne mourrait point. . . . .

C'est ce *même disciple* qui rend témoignage de ces choses, et qui a écrit ceci, et nous savons que son témoignage est véritable.

Voilà tout ce que ce disciple présomptueux a dit du rôle important qu'il a joué près de Jésus.

Il était aimé du maître, et il a eu le bonheur de recueillir chez lui sa mère après sa mort.

On peut, dès-lors, se demander en quoi Jean a cherché à grandir son importance, et s'il lui a été possible de s'effacer davantage pour parler de lui.

Nous avons cru devoir citer quelques traits du véritable langage des Évangélistes, langage aussi simple que sublime, tout-à-fait inconnu avant eux,

qui dut paraître extraordinaire, lorsqu'il a été parlé pour la première fois, et dont ils n'auraient pu avoir ni l'intelligence, ni le secret, si la langue de feu qui produit les grandes visions et qui découvre les choses cachées, ne se fût, pendant les nuits sublimes où ils traçaient ces lignes étranges, arrêtée sur la tête de ces hommes inspirés.

Ainsi donc, les quatre Évangélistes, loin de se contredire, se confirment mutuellement.

Les Évangiles de Mathieu et de Jean ne contiennent pas les mêmes discours : mais ces discours, loin de nous présenter Jésus sous un aspect différent, ne font que relever certains traits de sa physionomie, et caractériser avec plus de précision cette vie extraordinaire.

Jésus a tenu à la fois les discours consignés dans la composition de Mathieu et ceux rapportés par Jean.

On s'explique, du reste, que ce dernier Évangéliste n'ait point tenu à rapporter les discours de Mathieu, et qu'il n'ait écrit que pour compléter ce qui se rattachait à la vie de Jésus, et qui lui paraissait mériter d'être mis en lumière.

Les trois Évangiles synoptiques ne font pas mention de la résurrection de Lazare, et c'était cependant un fait d'une haute importance, et que Jean n'a pas cru devoir passer sous silence.

Enfin, comme pour donner lui-même l'explication de ce qu'il rapporte, Jean prend le soin d'ajouter, dans son Évangile, que Jésus a fait encore *beaucoup*

d'autres choses ; et que si on les rapportait en détail, le monde même ne pourrait contenir les livres qu'on en écrirait.

Terminons ce qui concerne les quatre Évangélistes, en faisant remarquer que M. Renan tient ces compositions pour authentiques. C'est là un aveu dont il est bon de prendre note. Un récit *authentique* de quatre personnes qui rapportent de la même façon tous les faits principaux de la vie de Jésus, en atteste à nos yeux suffisamment la vérité.

CHAPITRE V.

VIE DE JÉSUS.

PREMIERS DÉVELOPPEMENTS.

Avant d'examiner le récit que M. Renan a fait de la vie de Jésus, constatons d'abord que cette existence merveilleuse qui a tant occupé les hommes, et d'une manière si diverse, mise souvent en doute, représentée parfois comme un bel idéal, et comme une création de fantaisie, n'est plus constestée aujourd'hui. M. Renan a admis l'authenticité des quatre Évangiles, ce qui veut dire sans doute, à moins que les mots n'aient aucun sens, que ces compositions ne placent pas devant nos yeux un personnage purement imaginaire. Ce serait, au surplus, un miracle qui effacerait, en quelque sorte, par sa singularité, tous ceux qui nous sont rapportés, de voir quatre hommes n'ayant ni les mêmes goûts, ni les

mêmes idées, ni les mêmes habitudes, presque dépourvus d'instruction, se mettre d'accord pour écrire, à de certains intervalles, des choses qui sont complétement au-dessus de la raison humaine.

Rousseau lui-même indiquait de son temps la difficulté du problème; et l'Évangile se montrait à lui avec des traits si grands, si frappants, si parfaitement inimitables que l'inventeur, disait-il, en serait plus étonnant que le héros. Nier l'existence de Jésus a donc paru une thèse insoutenable, et voilà, du reste, que Strauss que l'on regardait comme l'un des chefs de l'école qui a professé le doute à ce sujet, est, en quelque sorte, désavoué aujourd'hui, et que son argumentation est jugée tellement faible que, pour le justifier des reproches qu'on lui a adressés, M. Renan a cru devoir nous dire que ses idées avaient été mal comprises, et que l'existence de Jésus était pour lui une réalité et non une chimère.

Il faut considérer, d'un autre côté, que les quatre Évangélistes n'ont point seuls rendu témoignage de la vie de Jésus. La difficulté de jeter des doutes sur leur récit serait déjà certainement très-grande; mais elle devient, en quelque sorte, impossible en présence de l'attestation de l'historien Josèphe et de Tacite lui-même qui, d'accord avec les quatre Évangélistes, rapportent que *Jésus fut mis à mort par l'ordre de Pilate, à l'instigation des prêtres.*

Jésus a donc réellement existé :

Maintenant, quelles furent les premières impres-

sions de Jésus, et comment s'est développée cette vie extraordinaire?

Si jamais question importante méritait d'être élucidée par un savant complétement versé dans la connaissance des langues orientales, et qui, de plus, a fait l'étude la plus complète de l'histoire du peuple au milieu duquel a paru Jésus, c'est bien celle que nous venons de poser.

Aussi, à ce moment du récit de M. Renan, l'attente des grandes révélations annoncées, est, en quelque sorte, fébrile; les pages du livre passent devant les yeux avec une rapidité inouïe.

Plus l'instant décisif approche, plus on se sent ému.

Mais, hélas, après avoir tourné tous les feuillets du livre qui devait nous initier à ce qui est resté jusqu'à ce jour un mystère, on reconnaît bien vite que cette fois encore ce n'est point la lumière qui nous a été apportée, et que M. Renan a traité un sujet qu'il ne connaît pas mieux que ceux qui l'ont précédé dans la voie où il est entré.

Seulement, le célèbre orientaliste, donnant toujours à sa peinture les plus vives couleurs, décrit avec un soin minutieux les lieux où Jésus a reçu le jour, et où se sont écoulées ses premières années.

La Galilée, dit M. Renan, est un pays très-vert, très-ombragé, très-souriant; les animaux y sont petits et d'une douceur extrême; les tourterelles y sont sveltes et vives; les merles bleus (les geais bleus

peut-être), d'une extrême légèreté : on y trouve aussi des cigognes qui ont un air pudique et grave; — les mules y ont de grands yeux noirs encadrés dans de longs cils, etc.

S'il nous était permis de faire ici une remarque de peu d'importance, et si nous ne craignions de faire penser qu'en examinant l'ouvrage de M. Renan, nous avons un parti pris de dénigrement, tandis que nous ne cherchons, en réalité, qu'à arriver, autant qu'il dépend de nous, à la découverte de la vérité, nous dirions que si cet auteur excelle parfois dans la description, le passage que nous venons de citer est indigne de lui, soit comme forme, soit comme idée, et que ce n'est là qu'un lieu commun applicable à tous les pays du Midi.

Nous n'avons pas parcouru l'Orient : mais différents voyages faits en Algérie et en Corse ne nous ont pas fait apercevoir une seule fois des oiseaux des espèces décrites par M. Renan, avec des qualités différentes de celles qu'il croit particulières aux oiseaux de la Judée.

Les merles bleus aussi bien que les merles noirs sont partout d'une extrême légèreté; — Les tourterelles sont sveltes et vives même dans nos grandes forêts de France; — les cigognes ont également partout, comme l'a remarqué M. Renan, quelque chose d'impassible, ce qui vient sans doute de ce que ces oiseaux sont respectés dans tous les pays, et vivent en paix au milieu des hommes.

Quant aux mules, point n'est besoin d'aller à Jérusalem pour voir leurs grands cils ombrageant leurs grands yeux noirs. M. Renan n'a qu'à se donner le plaisir de faire un voyage dans les Pyrénées ou en Espagne, et il trouvera une parfaite similitude de cette race d'animaux avec celle dont il a parlé.

Mais ce sont vraiment là des choses puériles que nous avons peut-être tort de relever, et sur lesquelles, dans tous les cas, on ne peut s'arrêter.

Voilà donc le fond du tableau au milieu duquel va apparaître Jésus enfant.

Ce sont des sites pittoresques, un pays très-vert et très-boisé.

Les populations au milieu desquelles il est appelé à vivre sont, dit M. Renan, bienveillantes et naïves.

Fils d'un pauvre ouvrier, il était, comme lui, profondément ignorant. Il avait à peine appris à lire comme on le faisait à l'époque, d'une manière très-imparfaite. Il ne connaissait pas la science grecque, base de toute philosophie ; il était superstitieux ; il pensait que la prière peut arrêter la marche des nuages et guérir la maladie.

Cependant, il avait aussi des qualités :

Son caractère était aimable, et il avait une de ces figures ravissantes qui apparaissent quelquefois dans la race juive, ce qui faisait autour de lui comme un cercle de fascination auquel on ne peut échapper.

C'étaient surtout les femmes qui l'accueillaient avec empressement : il avait avec elles ces manières

réservées qui rendent possible une fort douce union d'idées entre les deux sexes.

M. Renan revient plusieurs fois sur le même sujet; mais il sait s'arrêter aux limites qui pourraient faire concevoir d'autres impressions que celles qu'il paraît ressentir lui-même.

Quoi qu'il en soit, la personne de Jésus était d'une suavité parfaite.

Mais, malheureusement, il ne savait rien; et les aphorismes qu'il répétait aux personnes réunies autour de lui pour l'écouter étaient tirés des pensées des philosophes et des savants, Antigone de Sucos, Jésus fils de Sirach et Hillel.

Remarquons, en passant, qu'il peut paraître assez étrange de voir une personne qui ne sait rien, connaître les aphorismes des philosophes et des sages de l'époque.

L'étonnement cesse aussitôt lorsque M. Renan nous a appris que toutes ces maximes étaient fort répandues dans les classes populaires, et qu'elles formaient une sorte de littérature proverbiale courante.

Ces aphorismes, dit toujours M. Renan, n'eussent produit sur les auditeurs de Jésus, qui les connaissaient déjà, aucun effet, sans sa parole onctueuse qui devait sans doute avoir un charme inexprimable. Voilà à peu près tout ce que M. Renan nous apprend des premières années de Jésus dans les 70 premières pages de son ouvrage.

Puis, après avoir tenu très-longtemps l'attention de ses lecteurs en suspens, voici ce qu'il ajoute :

Quelle fut la marche de la pensée de Jésus pendant la période obscure de sa vie?

Par quelles méditations débuta-t-il dans la carrière prophétique?

Voici bien le moment plein d'intérêt et d'anxiété qui est enfin venu.

M. Renan ne peut manquer d'aborder carrément ces deux questions qu'il se pose à lui-même ; et cette fois, bien certainement, ses explications vont être pleines d'intérêt.

L'attention du lecteur qui est extrêmement tendue va enfin trouver pleine satisfaction.

Donc, vous me pressez, vous désirez être fixé sur les deux grandes questions que je viens de vous poser ; et bien ! voici ma réponse.

Ce que vous me demandez et ce que vous désirez savoir, ON L'IGNORE ! . . . . .

Cette réponse, on le comprend, produit sur le lecteur l'effet de la douche froide sur la tête d'un fiévreux : et comme il serait cruel de ne pas adoucir une telle impression, M. Renan s'empresse d'exprimer tous les regrets qu'il éprouve *de voir que l'histoire de cette vie merveilleuse ne nous est parvenue qu'à l'état de récits épars et sans chronologie exacte.*

Si M. Renan est pauvre de renseignements sur les débuts de Jésus dans la vie, il est, en revanche, d'une richesse prodigieuse en réflexions philosophi-

ques qui lui paraissent les plus propres à justifier la thèse qu'il va soutenir. Nous verrons, à ce sujet, par quelles ingénieuses idées il parvient à composer lui-même la première partie de l'histoire de la vie de Jésus qui lui manque.

Nous avons exposé dans quelles conditions, Jésus a fait, selon M. Renan, son apparition dans le monde.

Les premières villes qu'il a parcourues étaient des oasis perdues dans des massifs de verdure. Partout de doux ombrages, des oiseaux aussi agréables par leurs formes et leur plumage que par leur chant; partout des lacs aux eaux d'azur, et des populations d'une bonté native et d'une crédulité parfaite.

On comprend dès-lors, combien Jésus, placé dans de telles conditions, devait se trouver à l'aise pour remplir sa grande mission de réformateur. Il était superstitieux, ce qui n'est point étonnant dans les conditions où il a été élevé; son entourage ne l'était pas moins. Il croyait à l'efficacité de la prière : les jeunes filles qui l'écoutaient avaient les mêmes croyances. Cependant, il savait se placer au-dessus du vulgaire, et avait, par moments, des aperçus remarquables.

Ses enseignements reposaient, en définitive, sur de belles erreurs qui furent le principe de sa force, jusqu'au moment où la science expérimentale de la nature devait faire justice de tout cela, et mettre Jésus en défaut aux yeux du physicien et du chimiste.

Ainsi, la science expérimentale de la nature nous a fait reconnaître que la prière était une superstition, et que les quatre vents du ciel obéissent à une direction inflexible qui pousse les nuages toujours du côté où ils doivent aller.

Ainsi donc, les rosées du ciel qui font pousser l'herbe des champs, les rayons du soleil qui font mûrir les moissons, ne méritent plus que l'homme ait dans son cœur une pensée de reconnaissance pour Dieu qui le nourrit.

Le fruit qui se développe et qui mûrit sur l'arbre, le grain de blé qui donne le pain de chaque jour, constituent des produits dus uniquement à la loi qui a présidé à la création de notre planète, ce que la science expérimentale de la nature explique parfaitement.

Eh bien! veut-on savoir ce que c'est que la science expérimentale de la nature?

Cette science, elle est enseignée par le savant, par le philosophe qui, voulant surprendre le secret du souffle de vie, se penche sur la figure du mourant, et qui, voyant errer ce souffle sur les traits déjà décomposés de sa face livide, ne se trouve tout-à-coup plus qu'en présence d'un cadavre, sans pouvoir se rendre compte de cet étrange phénomène.

Ce qu'il cherchait, l'explication de la transition, lui a échappé.

Vingt fois, il a recommencé l'expérience, et vingt fois l'étincelle électrique s'est dérobée à ses regards.

Grand et terrible problème que celui qui se pose ainsi :

Il y a une seconde, vous aviez devant vos yeux un être animé ; il y avait des sensations, de la chaleur :

Le froid de la mort vient de passer sur ce corps inanimé.

Cette science profonde qui a la prétention de vouloir nous initier à tout, veut-on encore savoir ce que c'est ?

C'est l'anatomiste, dont le scalpel dissèque le corps humain, qui commence par enlever l'épiderme, puis qui, brisant successivement tous les fils qui servent d'attache à cette mystérieuse et magnifique enveloppe, détruisant toutes les lignes admirables qui forment l'harmonie du corps, arrive à la charpente de la machine, et nous présente le squelette hideux.

Gardons-nous de tels enseignements, et ne cherchons pas à nous rendre compte ni des origines de la vie, ni de la substance des corps. Ces explorations resteront toujours stériles, et ceux qui les ont faites, ne sont parvenus, sous le prétexte d'expliquer la nature, qu'à se trouver en présence des ténèbres qui, à ce moment, viennent obscurcir la raison.

Mais revenons à la vie de Jésus : puisque les premières années de la vie de Jésus nous sont restées inconnues, il faut bien savoir y suppléer, et il suffit pour cela de procéder par induction. C'est le principe généralement appliqué aujourd'hui, et l'on est arrivé

dans la science à des résultats merveilleux. On sait, en effet, qu'un seul os d'un animal enseveli dans la terre depuis le commencement du monde, suffit à un savant pour recomposer cet animal, et pour le mettre sous nos yeux tel qu'il a existé.

Par conséquent, appliquant cette science aux phénomènes de l'esprit, et, considérant *l'homme comme un produit vivant*, M. Renan pense que la croissance et le développement de Jésus ont nécessairement obéi aux règles générales de l'humanité. Ainsi donc voilà la pauvre humanité transformée en un vaste verger, et composée de sujets qui poussent et se développent de la même façon que nos poiriers et nos pommiers.

Nous ne dirons pas que la science expérimentale de la nature que nous sommes obligé de faire intervenir encore une fois ici, reçoit chaque jour de cruels démentis dans l'application de ces lois qu'elle voudrait faire d'une manière rigoureuse et uniforme.

Pour ne parler que de la croissance physique, il y a des histoires de développements prodigieux, particulièrement dans la vie de l'homme. A quelles lois, à quelle impulsion obéissent ces croissances d'une précocité extraordinaire? La science l'ignore, et elle se borne à les considérer comme des bizarreries de la nature qui se place, par moments, en dehors des règles générales auxquelle elle est assujettie.

Mais du côté des phénomènes intellectuels, tout devient étrange, et l'intelligence ne procède nulle-

ment par degrés dans ses développements. Elle semble même se complaire à agir en sens inverse des développements du corps, et c'est précisément dans les enveloppes grêles et maladives que ses manifestations y sont plus hâtives et plus apparentes.

Comment expliquer cet enfant merveilleux, né, si notre mémoire est fidèle, à Brême, et qui, à l'âge de quatre à cinq ans, s'exprimait facilement en cinq ou six langues?

Comment expliquer ce pâtre arraché à ses montagnes, et qui, subitement, donnait l'explication des calculs les plus compliqués?

Il faut bien le reconnaître, la nature n'a pas livré tous ses secrets, et ceux qu'elle s'est réservés ne pourront jamais être expliqués par la science.

C'est, cependant, en partant de cette théorie, que M. Renan entreprend de nous expliquer la marche de la pensée de Jésus.

De là trois phases dans sa courte existence prophétique.

Ses enseignements, dans la première période, auraient été, selon M. Renan, d'une douceur ravissante; — dans la seconde, ils avaient un caractère de haute gravité; et enfin, à la fin de sa carrière, ils étaient empreints d'une exaltation extrême.

Quant à nous, nous ne trouvons rien de semblable dans la vie de Jésus, qui puisse justifier de telles assertions. C'est ce que nous allons examiner, et chercher à faire ressortir.

CHAPITRE VI.

Il y a des moments où la solution des grands problèmes qui agitent le monde se précipite d'une telle façon, que les idées et les sensations des peuples, vont, en quelque sorte, se réfléchir dans la figure du Souverain.

Ces époques sont ordinairement celles où le mal a produit des effets décisifs, et alors, lorsque la figure du Souverain représente celle d'un monstre, qui s'appelle Tibère, la honte et le déshonneur de son époque, on peut affirmer que la moisson est mûre, et que le temps est proche.

Jésus a paru à l'un de ces moments solennels où le monde oscille entre la vie et la mort; et les tableaux que M. Renan nous trace de cette époque ne nous représentent que des fictions et des chimères.

Jamais, peut-être, la société ne s'est montrée sous un aspect aussi dégradé et aussi sinistre qu'à l'époque où parut Jésus.

De la bienveillance et de la naïveté, on n'en trouvait nulle part; des traitres, des menteurs et des hypocrites, on en trouvait partout.

La Judée était un pays livré au fanatisme le plus furieux, et il eût été difficile d'y rencontrer, non pas un sage, mais un honnête homme.

S'il y avait une superstition, ce n'était pas celle de la prière, et, en fait de culte, on n'y trouvait, comme de nos jours, que celui de l'or.

Du reste, Jérusalem était le centre d'où partait la lumière, et l'on sait quels étaient les éléments qui fermentaient dans cette ville.

Les villes qui paraissent avoir reçu les premiers enseignements de Jésus s'appelaient Corazaïn, Bethsaïde, Capharnaüm, et ne constituaient pas de simples bourgades, mais des villes opulentes. Comment en effet, pouvoir appliquer les paroles de Jésus, dont M. Renan ne révoque pas l'authencité, à de simples villages.

« Malheur à toi Corazaïn : Malheur à toi Beth-
» saïde, parce que si les miracles qui ont été faits
» chez vous avaient été faits dans *Tyr* et dans *Sidon*,
» il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence
» dans le sac et dans la cendre. »

» C'est pourquoi, au jour du jugement, *Tyr* et
» *Sidon* seront traitées moins rigoureusement que
» vous. »

Et toi, *Capharnaüm*, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras précipitée dans le *fond des enfers.* » (Luc, chap. X.)

Bien que les Évangiles nous aient été représentés par M. Renan comme des ouvrages qui ne sont point exempts d'imperfections, et qui, en plusieurs circonstances, ont voulu grandir et fortifier les paroles de Jésus, il est presque impossible d'admettre que les hommes qui ont écrit ces compositions, au moment où les villes que nous venons de citer existaient encore, en aient tracé une telle description si elles n'avaient eu une importance réelle.

Comme, en définitive, quelles que soient les précautions oratoires, on est bien obligé d'aborder une fois son sujet, on s'aperçoit facilement que la science du savant n'a pu suffire à M. Renan pour couvrir ses pauvretés, et que ses appréciations philosophiques sont en complète contradiction avec l'époque dont il nous parle.

Ce ne sont pas seulement des rêveries, mais des démentis donnés à l'histoire et à l'évidence, et des outrages au bon sens.

Voici, en effet, ce que M. Renan nous dit de cette époque :

« Jésus vécut à un de ces moments où la partie de
» la vie publique se joue avec franchise, où l'enjeu
» de l'activité humaine est poussé au centuple. Tout
» grand rôle alors entraîne la mort. Maintenant
» l'homme risque peu et gagne peu. Aux époques
» héroïques de l'activité humaine, l'homme risque
» tout et gagne tout. Les caractères ont des traits
» accusés... on arrive par l'échafaud à l'apothéose. »

Une simple remarque : Comment concilier ces réflexions avec ce que M. Renan nous dit du théâtre très-étroit et très-pastoral sur lequel se sont déployés les premiers enseignements de Jésus, enseignements qui, par leur suavité, ravissaient ses auditeurs. Comment supposer que ces enseignements aient tout-à-coup tourné au pathétique, et n'aient constitué de sa part qu'une préparation ou un artifice dont le Calvaire était le but.

Ce sont, en effet, les déductions des raisonnements de M. Renan.

Eh bien ! puisque M. Renan est obligé de convenir que toutes les grandes questions qui font le sujet de son livre constituent autant de problèmes insolubles, et que tous les ouvrages qu'il a feuilletés n'ont pu lui être d'aucune utilité pour les éclaircir, nous allons essayer de lui apprendre quelque chose, ce que tout le monde sait du reste, et ce qui, par conséquent, écarte tout mérite de notre part.

Du temps de Tibère, les populations, nous le répétons, n'étaient bienveillantes et naïves nulle part, pas plus aux environs de Jérusalem qu'aux environs de Rome. Il y avait partout une corruption effrénée, et les mœurs, au lieu de se signaler par une extrême douceur, comme du temps de Périclès, ne se faisaient remarquer que par une excessive dureté. Non-seulement, on ne savait pas ce que c'était que la dignité humaine, mais la vie des personnes était comptée pour rien.

Il suffisait à Hérode de demander la tête de Jean pour qu'elle lui fût de suite apportée sur un plat. Il y avait des proconsuls et des bourreaux. Le reste de la société était à peu près compté pour rien.

Pour la crédulité, c'était comme de nos jours, et peut-être y en avait-il moins.

Or, en supposant que nous ne sommes point initiés aux idées d'abnégation qui forment la base du christianisme, et que ces idées n'aient jamais été développées devant nous, que penserait-on d'un homme qui se lèverait tout-à-coup, nous ne parlons pas d'un ignorant, mais, pour faire la partie plus belle aux admirateurs de M. Renan, d'un homme profondément instruit, et qui, sans autre ascendant que sa science, viendrait nous dire :

Vous vivez dans les ténèbres; je vous apporte la lumière et la vie.

Vous vous donnez une peine vaine pour amasser des richesses : moi, qui ai consulté les sages et les Ecritures, je vous dis que vous ne devez pas hésiter à jeter au feu vos billets de banque et vos actions de chemins de fer. Ce que vous devez rechercher, ce sont les trésors du ciel qui ne périssent pas.

Vous voyez bien ce pauvre déguenillé qui est tout honteux à votre porte : vous devez l'aimer comme vous-même. Donnez-lui donc une place réservée à votre festin, et mettez-le dès ce soir à côté du Sénateur, votre ami. Ne cherchez point à disputer votre manteau à ceux qui pourraient être tentés de vous

l'enlever dans la rue. Au contraire, sachez le leur abandonner ; et si, dans votre loge à l'Opéra, on vient publiquement vous donner un soufflet, tendez immédiatement l'autre joue.

La place de celui qui tiendrait un pareil langage serait de suite marquée dans une demeure qui n'est pas positivement sur le chemin qui conduit à l'Institut.

On ne prendrait pas la peine de lui élever un échafaud, pas même de lui faire boire la ciguë, et il n'arriverait bien certainement qu'à l'apothéose du ridicule.

Ce sort, on ne peut en douter, eût été réservé à Jésus, au moment où il a paru, si pour parler le langage de M. Renan, ses enseignements ne se fussent affirmés par *le cercle de prodiges qui a constamment entouré sa personne.*

Pour trouver ses premiers disciples, il n'a pas eu à leur faire, pour les convaincre, de longs discours ou un exposé de ses doctrines.

Une seule parole lui suffisait :

« Il dit à Simon appelé Pierre, et à André, son » frère, qui jetaient leurs filets dans la mer ; suivez- » moi :

» Aussitôt ils quittèrent leurs filets, et ils le sui- » virent. »

» Il vit deux autres frères, Jacques, fils de Zébé- » dée, et Jean, son frère, qui étaient dans une » barque avec Zébédée leur père, occupés à raccom- » moder leurs filets. »

» Il les appela : ils quittèrent leurs filets et leur » père, et ils le suivirent. »

Aussi, M. Renan qui ne peut empêcher à ses yeux de se troubler devant de tels faits, les passe-t-il sous silence, et tient-il bien plus à nous parler de la doctrine de Jésus que de ses actes.

Cette doctrine, il la considère comme une chimère appliquée à l'humanité, et qui n'a pas eu le sort de tant d'autres qui l'ont précédée et suivie que parce qu'elle *recélait un germe de vie.*

Que penser d'une chimère qui renferme un germe de vie, chimère assez puissante pour amener le bouleversement du monde, puisque M. Renan nous apprend lui-même que, ne se faisant aucune illusion sur la puissance de ses idées et sur les déchirements qu'elles allaient amener dans le sein de la société, Jésus se montra très-pressé de terminer sa mission et de quitter la vie.

CHAPITRE VII.

LE BAPTÊME ET LE DÉSERT.

Il est impossible, selon M. Renan, de rien savoir de précis sur les débuts de Jésus dans la carrière prophétique.

Luc nous apprend cependant, qu'il avait 30 ans environ, lorsqu'il commença ses enseignements.

Les quatre Évangélistes sont unanimes pour placer le baptême de Jean en tête de leurs récits, ce qui paraît établir qu'il précéda les enseignements.

Ce baptême fut donné à Jésus la quinzième année du règne de Tibère, et ce fut environ trois ans et demi après qu'il fut mis à mort.

L'apparition de Jean dans le désert n'est pas moins étrange que celle de Jésus dans la Galilée.

Entendre tout-à-coup parler d'un homme qui s'était séparé fort jeune du reste des humains, qui vivait au milieu des bêtes sauvages, ayant pour

tout vêtement une espèce de tunique, fabriquée avec du poil de chameau, et se nourrissant de sauterelles et de miel, il y avait certainement là de quoi produire un certain étonnement et une vive curiosité.

Les discours de cet homme singulier n'étaient pas moins bizarres.

Ils ne ressemblaient en aucune façon aux enseignements de la synagogue.

Il y avait décidément du merveilleux et de l'inconnu dans l'air.

Aussi, l'empressement de la foule à se rendre dans le désert pour entendre cet étrange personnage tenait-il du prodige.

La foule croissait sans cesse, et voici ce que Jean disait à ces hommes de toutes les professions, ignorants et savants, assemblés autour de lui pour l'écouter.

« Empressez-vous de faire pénitence, et de vous » faire baptiser, car la cognée est déjà mise à la » racine des arbres »

Un tel langage n'avait rien de bien séduisant, et ceux que la curiosité poussait dans le désert, devaient se retirer peu satisfaits.

Cependant, c'était un spectacle si peu ordinaire de voir et d'entendre un pareil homme, que la foule grossissait toujours, et que des pharisiens et des sadducéens ne purent résister au désir de se faire eux-mêmes juges de ce qui se passait.

Ils durent être à leur tour fort surpris lorsqu'ils entendirent Jean leur dire :

» Race de vipères, qui vous a appris à fuir la » colère qui doit tomber sur vous ? »

Jean qui voulait fonder une école employait de singuliers moyens pour se créer des prosélytes !...

Quelle différence avec Jésus, dont les enseignements étaient pleins de douceur, et dont l'entourage vivait dans une telle atmosphère de gaîté, que l'on aurait cru se trouver constamment dans une noce !...

Cependant, lorsque le récit de toutes ces choses étranges parvint aux oreilles de Jésus, il fit comme les autres : il voulut voir et juger par lui-même ce qu'il en était.

Il se rendit donc sur les bords du Jourdain où il se trouva en présence de cet homme extraordinaire.

Mais cette fois la manière de procéder de Jean fut toute différente, et il fit à Jésus un accueil qui dut être fort remarqué, tant le contraste fut frappant avec ce qui s'était passé jusque-là. Au lieu de lui parler de la pénitence, et de l'engager à recevoir promptement le Baptême, il se défendait de vouloir le lui donner ; et il lui répéta plusieurs fois : « Comment » comprendre que vous veniez à moi, alors que c'est » moi qui dois être baptisé par vous. »

Cependant, dit M. Renan, Jésus et Jean formaient deux chefs d'école d'une valeur réelle. et les doctrines qu'ils professaient, avaient de tels points de contact qu'ils devaient s'entendre facilement. Jean aurait bien pu élever une question de préséance, il ne le fit pas ; et Jésus de son côté ne conçut aucun ombrage sur le compte de Jean.

On ne dit pas si l'entretien fut long, s'ils tinrent plusieurs conférences sur le but à poursuivre, et sur les moyens à prendre pour y arriver plus sûrement.

Seulement, M. Renan nous apprend qu'ils parurent assez d'accord, et qu'ils se séparèrent en bons termes.

CHAPITRE VIII.

LE DÉSERT.

Le surnaturel n'étant plus admis à jouer aucun rôle dans les choses de la vie, et ce mot n'éveillant plus que le sourire de l'incrédulité chaque fois qu'on le prononce, nous avons cru jusqu'à ce moment devoir imiter M. Renan, et ne dire de l'existence de Jésus que ce qui ne s'écarte pas des événements ordinaires de la vie.

Il est, cependant, une circonstance importante qui a accompagné le baptême de Jean, et qui n'est pas rapportée par M. Renan. Nous la citons ici, non pas pour le fait en lui-même, puisque l'on ne croit plus à ce qui peut se produire en dehors des règles générales de la nature, mais comme une singularité de l'accord qui a existé entre les quatre Évangélistes, de nous en parler exactement de la même façon.

Cette unanimité a quelque chose de frappant sur-

tout si l'on considère qu'il est rare de trouver le même acte de la Vie de Jésus rapporté dans les quatre Évangiles.

Ainsi, Jean seul a parlé de la résurrection de Lazare.

C'est à Luc que l'on doit le récit si touchant de cet homme dépouillé par des voleurs, laissé mort sur le chemin et qui est secouru par le Samaritain.

C'est encore Luc qui rapporte l'admirable parabole de l'Enfant prodigue.

Mais, en ce qui concerne le baptême donné par Jean, cette fois les quatre Évangélistes déclarent qu'au moment où Jésus recevait l'eau sur la tête, le Saint-Esprit vint planer au-dessus de lui, sous la forme d'une colombe, et qu'une voix se fit entendre dans le ciel, disant :

« Celui-ci est mon fils bien-aimé dans lequel j'ai » mis toute mon affection. »

Nous ne voulons pas, nous le répétons, que l'on attache à la citation que nous faisons ici d'autre sens que celui que nous lui donnons nous-même. La vie de Jésus n'a pas besoin d'être expliquée par des miracles, et ses enseignements seuls suffisent pour le placer sur une autre ligne que le reste des hommes.

Du reste, on peut laisser toutes ces considérations de côté : car c'est M. Renan qui s'est chargé lui-même de nous amener en plein merveilleux.

Après avoir reçu le baptême, Jésus s'enfonça dans le désert.

En se plaçant au point de vue de M. Renan, il est bien permis de se demander quelle était la pensée de Jésus, et quels résultats il pouvait se promettre de jours passés au fond d'une solitude où il ne devait se trouver qu'en présence des bêtes sauvages.

M. Renan qui a visité les lieux nous apprend, en effet, que nulle part la nature n'affecte un aspect plus triste, plus morne, plus désolé que dans les régions où pénétra Jésus, et qui se trouvent sur le bord occidental de la mer Morte.

Pourtant, il s'y rendit seul, et y passa 40 jours et 40 nuits.

Assurément, si une pensée dut venir à l'esprit de ses amis, ce fut qu'il avait été dévoré par quelque bête féroce; et leur imagination ne dut certainement pas concevoir les choses singulières qui sont venues à l'esprit de M. Renan.

Nous avons vu que, dans le récit qui nous a été donné de ses premières impressions, Jésus nous est représenté comme un personnage très-ignorant. — Il ne se rendait même pas compte, dit M. Renan, *de l'état de la société, et de la paix dont jouissait le monde*; on ne doit donc, selon lui, pas être surpris de lui entendre parler si souvent et avec si peu d'à-propos des guerres de royaume contre royaume.

Dans le désert, la scène change; et Jésus eut une de ces visions si soudaines et si imprévues que sa grande âme qui s'attendait à tout dut cependant bien certainement en être étonnée.

Alors qu'il se trouvait en présence du spectacle navrant que lui présentait cette nature si sombre, et qu'il subissait l'épreuve du jeûne et de la prière, Satan lui apparût.

La plus forte tentation qu'il pouvait, ce semble, présenter à l'esprit de Jésus, c'eût été de faire passer devant ses yeux les figuiers aux doux ombrages et les claires fontaines au bord desquelles il avait coutume de s'asseoir près de jeunes filles toujours ravies de l'entendre. Cette tentation souvent répétée, s'attaquant à la plus faible partie de la nature humaine, eût peut-être fini par devenir tellement séduisante qu'elle eût eu raison des hésitations du jeune réformateur, et serait parvenue à lui faire renoncer à ses vastes desseins, et à lui faire quitter le désert au plus vite pour revenir dans les lieux où sa vie s'écoulait avec tant de douceur.

Mais Satan lui réservait ce tableau pour la grotte de Gethsémani, et il lui ménageait cette fois une bien autre surprise.

Il ne lui offrit pas les royaumes de la terre, comme le disent les Évangiles. Le piége eût été trop grossier: Jésus s'y attendait.

Il lui conseilla de se faire chef de bande et de tenter une guerre de partisans.

Voilà ce que nous apprend M. Renan.

Et peu s'en fallut que Jésus ne se laissât prendre à cet artifice.

A ce moment, en effet, le monde ne jouit plus,

aux yeux de M. Renan, d'*une paix profonde* : on pouvait déjà voir en Judée ce grand fonds d'enthousiasme qui devait aboutir bientôt *à une si terrible résistance militaire.* Il pouvait donc fonder un royaume par l'audace et le nombre de ses partisans.

Nous avons vu de quels éléments, toujours selon M. Renan, se composaient les partisans de Jésus, et leur surprise assurément n'eût pas été médiocre si, à son retour du désert, il leur eût dit qu'il fallait s'armer et tenir la campagne.

L'hésitation de Jésus paraît cependant avoir été très-courte ; il se décida à attaquer le monde non par l'épée, mais par l'idée ; et il choisit Jérusalem pour son centre d'action.

Après quoi, il quitta définitivement le désert et vint retrouver ses disciples.

CHAPITRE IX.

—

LES ENSEIGNEMENTS DE JÉSUS.

Lorsque Jésus eut reçu le baptême de Jean, et qu'il se rendit dans le désert, il était âgé, nous l'avons dit, de 30 ans.

M. Renan reconnaît qu'il était doué d'un esprit supérieur, et qu'il avait déjà su prendre, sur ceux au milieu desquels il vivait, un ascendant irrésistible.

Cependant, il n'avait pas eu de succès dans son propre pays, où ses parents, et ses amis d'enfance l'avaient accueilli assez froidement.

Quoiqu'il en soit, Jésus était à ce moment arrivé à un âge où l'esprit de l'homme, et un esprit supérieur surtout, se trouve en possession de la plénitude de ses facultés.

Que Jésus se fît une idée très-nette de l'avenir, c'est ce qui n'est pas douteux ; et il y avait dans l'air des frémissements qui n'étaient imperceptibles que pour le vulgaire.

Sa pénétration devait être extrême, puisque voyant le temple de Jérusalem, au lieu de l'admirer, comme ses disciples, il leur en annonça la prompte destruction.

Aucune illusion donc ne lui était possible ni sur son époque, ni sur le théâtre où il allait déployer son action. Mais les événements qui devaient se dérouler étaient encore bien loin à l'horizon, et c'était le grain qui se montre seulement à l'œil du pilote exercé.

Si Jésus eût pu concevoir le rêve fantastique de chercher à se rendre le maître du monde, en excitant des désordres autour de lui, ce n'eût été ni un réformateur, ni même un grand homme; et à peine, si l'histoire eût conservé son nom, l'eût-elle placé à côté de celui de Spartacus.

Il faut donc laisser à M. Renan la vision qui lui fût peut-être venue à lui, mais qui bien certainement ne s'est jamais présentée à l'esprit de Jésus; et de telles rêveries ne peuvent, en réalité, arrêter un seul instant l'attention d'un homme sérieux.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Jésus, après les jours passés dans le désert, se montra déjà transfiguré, en quelque sorte, aux yeux de ceux qui l'avaient connu,

Il y avait autour de lui comme un aimant ou comme un cercle de fascination, puisque, loin de chercher des disciples, il était en quelque sorte obligé de contenir la foule innombrable qui le suivait partout.

Ses enseignements parurent de suite extraordinaires et aussitôt qu'il eut ouvert la bouche il ne fut plus question des aphorismes de la synagogue.

S'il se fût borné, comme nous le dit M. Renan, à répéter ou seulement à rajeunir de vieilles maximes, il n'aurait certainement pas déchaîné l'orage qui se forma subitement contre lui, et ses auditeurs, stupéfaits et ravis d'admiration, n'èussent pas prononcé des paroles comme celles-ci :

« Où cet homme a-t-il appris tout ce qu'il dit, et
» comment sait-il les lettres, lui qui n'a jamais étu-
» dié. »

Jésus n'a pas suivi davantage dans ses enseignements les règles dont nous parle M. Renan, et auxquelles sont assujettis, selon lui, *les produits vivants.*

Il ne fut pas plus d'une douceur extrême en débutant, que violent et emporté à la fin de sa carrière.

Il paraît avoir débuté par les mêmes paroles que Jean avait prononcées avant lui, ce qui n'était pas de nature à lui ouvrir des cœurs durcis par le vice et par l'égoïsme.

« Jésus, dit Mathieu, commença à prêcher en disant : *Faites pénitence, parce que le royaume des Cieux est proche.* »

Marc s'exprime exactement de la même manière.

Luc nous parle des menaces qui signalèrent ses débuts à Nazareth, et qui excitèrent une grande colère contre lui ; il fut même chassé hors de la ville.

Jésus fut, pendant tout le cours de ses enseignements, ou plein de douceur ou très-énergique. Mais il fut toujours parfaitement maître de lui; de la violence et de l'exaltation, il n'en montra jamais.

Il fut d'une extrême indulgence envers Magdeleine, et il se montra constamment sans pitié pour les hypocrites.

Son premier discours fut prononcé sur la montagne, et forme un mélange de paroles consolantes pour ceux qui souffrent, et d'exhortations à l'amour du prochain. Mais, par moments, ses enseignements y prennent un accent sévère quand sa pensée lui représente les vices qu'il veut combattre.

» Bienheureux ceux qui sont doux, ceux qui sont » miséricordieux, ceux qui ont le cœur pur, ceux » qui pleurent et ceux qui souffrent. »

Voilà le début.

Puis après :

» Je vous dis qu'il n'est pas permis de regarder » une femme avec un mauvais désir. »

« Arrachez donc votre œil s'il vous scandalise. »

Ensuite :

» Aimez votre prochain comme vous-même. »

Et enfin :

« Ne ressemblez pas aux hypocrites ; . . . gardez- » vous des faux prophètes qui ne peuvent entrer au » Ciel. »

C'est sans doute, dans la dernière partie du discours, que M. Renan aperçoit l'exaltation dont il nous

parle. Pour que son argumentation fût exacte, il faudrait admettre que les discours de Jésus ont été rapportés par les Évangélistes sans aucune suite chronologique, ce qui vraiment ne peut même pas être supposé.

Mais voyons : voici venir Jean, celui dont le récit, à la vérité, présente un certain caractère de suspicion, excepté, toutefois, dans la dernière partie qui a trait aux instants qui ont précédé la mort de Jésus, et que M. Renan trouve admirable.

Ouvrons donc l'Évangile de Jean, et examinons ce qu'il nous rapporte des discours de Jésus pendant son dernier repas, la Cène ;

Voici entr'autres choses ce que Jésus dit à ses disciples, à ce moment solennel où son cœur tout entier déborda dans ses entretiens ;

« Je vous dis en vérité, que le serviteur n'est pas
» plus grand que son maître ; et que l'envoyé n'est
» pas plus grand que celui qui l'a envoyé. »

. . . .

« Mes petits enfants, je n'ai plus que peu de temps
« à être avec vous. »

» Je vous fais un commandement nouveau, qui
» est que vous vous aimiez les uns les autres, et que
» vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés. »

Tels furent les derniers enseignements de Jésus ; Avouons que c'est une singulière exaltation que celle qui s'est manifestée par les paroles que nous venons de citer.

CHAPITRE X.

Si les Évangiles n'eussent été que le récit inanimé des paroles et des actes de Jésus, et qu'ils n'eussent fait entrevoir la lumière qui allait se lever sur le vieux monde, ces livres auraient été fermés depuis longtemps, et ils ne se fussent plus ouverts.

Mais en nous parlant de la transfiguration de la montagne, les Évangélistes nous ont fait entrevoir celle de l'humanité qui poursuit invinciblement sa marche au milieu des crises plus ou moins douloureuses par lesquelles elle passe pour arriver à sa transformation.

Le Christianisme, on ne peut le méconnaître, est sorti du fumier de civilisations éteintes et corrompues. Nous l'avons déjà dit : la venue de Tibère devait faire supposer celle du Rédempteur, le remède étant toujours placé à côté du poison.

A ce moment, en effet, la vie ne se montrait plus à la surface de la société; et c'est à peine s'il en restait encore dans son sein une dernière étincelle

quand Jésus est venu dire aux hommes étonnés de l'entendre, que le corps n'était rien et que l'esprit était tout.

Il eût été bien inutile sans doute de placer la lumière devant des regards éteints qui ne pouvaient plus la voir. Aussi, il leur annonça que l'humanité allait être saisie de grandes douleurs, et que la renaissance devait se faire sous la double action du feu et de l'esprit.

Ce qu'il a annoncé s'est accompli à la lettre :

Le colosse de l'empire romain s'est écroulé au milieu des nations stupéfaites; la matière a été remuée dans ses derniers fondements; les palais des empereurs ont été jetés par terre; tout ce qui reposait sur le sable sans vie et sans mouvement a été balayé par le temps.

Et voilà que quelques hommes réunis dans les catacombes de Rome pour se soustraire à la mort et pour prier, sont parvenus à donner de la vie à ce qui n'en avait plus, et à fonder la société nouvelle dont les racines ont pénétré partout, et qui s'appelle le Christianisme.

Cette société nouvelle n'a plus pour base la force brutale. Au contraire, elle exige, pour se maintenir, que tous les hommes soient égaux, et ce qu'elle cherche constamment à mettre en relief, ce sont les principes de fraternité et de solidarité.

Les blessures les plus sensibles qui lui arrivent, et qui, autrefois, passaient inaperçues, sont celles

résultant de la négation du droit, ou d'un outrage fait à la dignité de l'un de ses membres, quand ce serait le plus faible et le plus petit.

La puissance n'est respectée que lorsqu'elle sait se contenir ; et il ne lui arrive jamais de s'oublier sans qu'il ne s'élève de suite du sein de la foule de ces bourdonnements sinistres, précurseurs des révolutions qui maintenant brisent les trônes comme un roseau.

L'idée aux prises avec la force; la prière luttant contre les tortures ; les tyrans et les bourreaux redoublant de violence et forcés de s'avouer vaincus; puis enfin, les ténèbres dispersées, et la raison humaine reprenant son légitime empire, et s'affirmant cette fois par les idées de modération, de bienveillance et de justice qui s'infiltrent de plus en plus dans nos mœurs ; — tel est le spectacle qui a été offert aux hommes depuis les enseignements de Jésus.

Or, la civilisation chrétienne succédant à la barbarie ; les satisfactions de l'esprit remplaçant celles des sens ; les manifestations de la vie prenant la place de celles de la matière ;

N'est-ce pas là la lumière dont parlait Jean ; n'est-ce point le travail de l'esprit et du feu qui nous était annoncé ; et de quels autres mots auraient pu se servir les Evangélistes pour exprimer les enseignements de Jésus ?

Une doctrine qui produit de tels effets ne ressemble pas à une chimère, et il a fallu qu'elle contînt un

germe de vie bien fécond pour arriver à pénétrer partout, et à renouveler le corps social.

Celui qui a apporté dans le monde la parole de vie qui a produit toutes ces choses, est-il simplement un mortel un peu supérieur au commun des hommes, ou devons-nous, au contraire, lui décerner le titre de Fils de Dieu qu'il a pris lui-même?

Nous avons lu l'ouvrage de M. Renan avec la plus vive attention, et il nous a été impossible de nous fixer nettement sur sa pensée à cet égard.

Jamais ouvrage n'a renfermé autant de contradictions, autant de choses mal définies; jamais un auteur ne s'est autant effacé devant les grandes questions qu'il a abordées.

Ainsi, par moments, les enseignements de Jésus sont sublimes; — on voit quelque chose d'extraordinaire et de plus qu'humain se mêler à ses discours: C'est le feu dévorant la vie à sa racine; — C'est une éclosion divine.

Puis, tout-à-coup, c'est une doctrine trop forte pour le tempérament de l'humanité, qui froisse ses disciples et qui excite leurs murmures; c'est une chimère qui, cependant, avait un souffle et ne s'est pas évanouie tout à fait.

« Jésus était un homme prodigieux; — quelque
» chose d'extraordinaire était attaché à sa personne;
» il y avait en lui du merveilleux. . »

Il devient Fils de Dieu par sa réponse à la Samaritaine à laquelle il annonce que l'heure est venue où

l'on n'adorera plus ni sur la montagne, ni à Jérusalem, *mais où les vrais adorateurs adoreront le père en esprit et en vérité.*

Ce jour-là, dit M. Renan, Jésus fonda le culte *pur* sans date et sans patrie.

Mais s'il admet le premier membre de phrase, il craint très-fort que le second ait été interpolé par Jean dont il ne cesse de se défier à cause des mots *esprit* et *vérité* qui se trouvent partout et toujours dans son récit.

On ne peut cependant se dispenser de faire une observation.

Si Jean a ajouté le second membre de phrase, on peut bien aussi lui laisser l'honneur du premier membre; et alors ce sera lui qui deviendra le fils de Dieu, par cette belle idée que l'on ne saurait, comme M. Renan, trop admirer; mais en supprimant le second membre de phrase, et en réduisant la réponse de Jésus à ces paroles : « l'heure est venue où l'on n'adorera plus ni sur la montagne, ni à Jérusalem. »

Comment voir dans ces paroles *le culte pur* dont parle M. Renan; la phrase réduite à cette expression ne constitue évidemment plus qu'un culte très-vague sans date et sans patrie.

Jésus est aussi, selon M. Renan, le Fils de Dieu, non pas, comme on pourrait le croire, par son discours sur la montagne, mais par *la raillerie.*

En vérité, le mot est bien choisi.

Comme on le voit, les appréciations de M. Renan,

non-seulement ne peuvent fixer sur ses véritables croyances, mais ressemblent à des plaisanteries indignes du sujet qu'il a traité.

Ceux qui ont cherché la lumière dans l'ouvrage de M. Renan sont donc restés avec tous leurs doutes, et en ont retiré des impressions si diverses qu'ils doivent être plus que jamais flottants et indécis.

Pour nous, en nous plaçant en face de la question, et en l'examinant telle qu'elle est, il ne nous en coûte, nous l'avouons, pas plus de croire que Jésus ait été le fils bien-aimé de Dieu, comme le rapportent les Evangélistes, que de ne voir en lui qu'un homme extraordinaire à tous égards, une nature à part ne pouvant pas contenir dans le moule où elle a été jetée, ne ressemblant en rien à celle des autres mortels, une *éclosion divine*, en un mot, selon l'expression de M. Renan.

L'embarras est exactement le même, ou, pour mieux dire, il devient plus grand. Jésus, Fils de Dieu, verbe fait chair, vient sur la terre avec des attributs qui nous expliquent sa morale incomparable et ses enseignements divins.

Jésus, homme seulement, sortant tout à coup d'une condition obscure, et se présentant à nous dans sa trentième année, sur cette ligne où finit l'humanité, et où la pensée se trouve en présence de cet inconnu que l'on appelle les choses du Ciel, devient un mystère plus étrange et plus impénétrable que celui que l'on ne veut admettre.

On a souvent mis en parallèle la vie et la mort de Jésus avec la vie et la mort de Socrate. Les Pères de l'Eglise y ont trouvé certains traits de ressemblance. Nous n'invoquerons pas ici leur témoignage, parce que l'on n'en veut plus. Chose étrange, ces hommes illustres qui ont le mieux parlé le langage de la vérité, et qui se sont le plus appliqués à la faire connaître ne jouissent aujourd'hui d'aucun crédit, d'aucune autorité.

Personne ne se soucie plus de la véritable science, et les choses superficielles ont seules le privilége de passionner les esprits.

Cependant, s'il est un homme dont l'opinion ne puisse être considérée comme suspecte, c'est assurément Rousseau.

Il a examiné, lui aussi, les enseignements de Socrate et ceux de Jésus, et il a fait également le rapprochement de leur mort.

Voici sa conclusion :

La mort de Socrate, dit-il, philosophant tranquillement au milieu de ses amis est la plus douce mort que l'on puisse désirer.

La mort de Jésus insulté, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible que l'on puisse craindre.

Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

CHAPITRE XI.

LES MIRACLES.

Si nous avons bien compris la pensée de M. Renan, le seul but qu'il ait poursuivi dans son ouvrage, c'est la déconsidération du christianisme. Le récit de la vie de Jésus n'est évidemment qu'un masque qui couvre une haine mal dissimulée sous des artifices de langage.

Dans toutes les parties de cet ouvrage, on retrouve l'homme qui a pris son temps, et qui a aiguisé chacun de ses traits avant de les lancer. Bien que l'indifférence, en matière de religion, soit à peu près générale, M. Renan sait parfaitement que ce n'est point chose très-facile de faire disparaître complétement les croyances qui subsistent encore dans les esprits, et qui, malgré l'ébranlement qu'elles ont reçu à plusieurs reprises, s'y tiennent cependant assez solidement fixées.

Chercher à mettre Jésus en défaut dans ses prédictions, c'était le dépouiller de son caractère divin, et lui enlever tout prestige.

Comparer sa doctrine à une chimère, c'était en faire quelque chose d'inconsistant et qui doit nécessairement disparaître.

Maison sait que les chimères nous sont représentées par les poètes avec des ailes; et le christianisme, même exposé sous cette forme, pourrait encore avoir quelque chose d'assez séduisant pour les imaginations des femmes et des enfants qui aiment le surnaturel et le merveilleux.

Jésus, dès notre plus tendre enfance, nous est montré avec ce cortége de guérisons extraordinaires et de miracles qui l'a suivi partout, et c'est ce qui, dès-lors, en fait, comme pour ses premiers disciples, un Dieu à nos yeux.

Donc, il s'agissait de faire disparaître même de la vie de Jésus, la seule chose qui pouvait encore attacher à lui, en contestant cette admirable puissance qui s'est manifestée autour de sa personne par des prodiges sans cesse renouvelés.

Et dans cette circonstance, quel rôle assigne-t-on à Jésus? C'est Simon le magicien, qui, cette fois, sert de terme de comparaison.

La magie, si l'on en croit M. Renan, constituait à cette époque une science aux secrets de laquelle Jésus paraît avoir été parfaitement initié, et il se serait trouvé en possession de charmes d'une très-

grande puissance. Du reste, sa parole avait une telle onction, on éprouvait un si grand plaisir à le voir et à l'entendre, qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que les malades, et les femmes surtout, souffrant de maladies de langueur et de maux de nerfs, aient ressenti un soulagement réel à son approche. On sait, en effet, tout ce que peut produire sur l'imagination d'un malade l'apparition d'une personne aimée, et combien la guérison peut en être puissamment secondée.

Tel est le résumé des idées développées à différentes reprises par M. Renan, et jetées çà et là dans son livre avec assez d'habileté pour que l'attention du lecteur ne puisse pas trop s'y arrêter, et pour préparer peu à peu ses impressions à la grande surprise que doit lui causer le récit du seul miracle dont il lui est parlé, la résurrection de Lazare.

Pour les guérisons, l'explication est donnée. Il n'y a rien de surnaturel. Jésus n'est pas entré plus avant dans cette voie que Simon le magicien et tant d'autres, auxquels on n'a pas pour cela élevé des autels.

Mais pour ce qui est des miracles, M. Renan, avec les ménagements qu'il sait toujours garder, a pris soin de nous avertir qu'il n'entendait pas les contester au nom de telle ou telle philosophie, mais seulement parce qu'il n'en avait jamais existé.

Pour qu'un miracle puisse être admis, dit-il, il faudrait que le même fait se reproduisît plusieurs fois, et que la constatation en eût lieu devant des personnes parfaitement en état de se rendre compte des résultats de l'expérience.

Or, de tous les miracles faits par Jésus, M. Renan, sans doute avec une intention réfléchie, ne cite que la résurrection de Lazare qui n'est rapportée que dans l'Évangile de Jean. Cette manière de procéder rentre si bien dans son argumentation, que toutes les pièces en paraissent disposées pour rendre la réplique difficile.

Oui, certainement. on pourrait s'égarer à ce sujet dans une discussion oiseuse et stérile, si la vérité sur laquelle M. Renan a vainement cherché à jeter un voile ne planait, en quelque sorte, au dessus de cette question sur laqnelle elle projette ses rayons les plus lumineux.

Les miracles dont rendent compte les Évangiles, se réduisent-ils à quelques cas de guérison, et à la résurrection de Lazare? M. Renan a-t-il sérieusement pensé qu'il écrivait pour une classe de lecteurs qui n'a jamais ouvert l'Évangile, et qui le croirait sur parole, sans se donner la peine de rien vérifier.

On serait réellement tenté de le croire, à voir se produire tant de hardiesse dans des affirmations qui ne reposent que sur des faits supposés ou altérés.

Donc, M. Renan avance que ce sont les disciples de Jésus qui l'ont fait, en quelque sorte, thaumaturge malgré lui, parce qu'aux personnes du peuple, il faut du merveilleux et des prodiges, pour exciter leur foi et leur enthousiasme.

Jésus nous est représenté, comme luttant contre cette réputation, qu'il regardait comme indigne de

lui, et comme l'un de ces petits moyens qui ne conviennent pas aux grands caractères, et dont, moins que personne, il n'avait besoin pour le développement de sa doctrine.

Toutes ces assertions, nous le répétons, ne sont que le produit de l'imagination de M. Renan.

Nous avons vu et nous avons fait ressortir qu'il avait avoué lui-même, à plusieurs reprises, que toutes ses connaissances ne lui avaient été d'aucun secours pour se former, en dehors des Évangiles, une idée de la vie et des actes de Jésus, et que dès lors, il avait été obligé de s'en tenir au récit de ces compositions.

Quelle était donc la véritable idée de Jésus sur les guérisons et les prodiges qui, selon M. Renan, lui étaient attribués, et qu'il cherchait sans cesse à désavouer?

Il est facile de se fixer de la manière la plus nette à ce sujet.

Les prédictions de Jean étaient trop mordantes et trop énergiques pour ne pas lui attirer de dangereuses inimitiés. Aussi, peu de temps après avoir baptisé Jésus, il fut arrêté par les ordres d'Hérode, et mis en prison.

Cependant, le récit des choses merveilleuses que l'on racontait de toutes parts sur le compte de Jésus, parvint jusqu'à Jean au fond de son cachot; et il put communiquer avec deux de ses amis qu'il lui envoya, pour savoir si c'était bien réellement *celui qui devait venir, ou si l'on devait en attendre un autre.*

D'après ce que M. Renan nous dit des idées de Jésus, à l'endroit des guérisons et des miracles, on doit naturellement penser qu'il va s'empresser d'expliquer aux deux envoyés, que tout ce qu'on lui attribue, à cet égard, n'est que le résultat du zèle inconsidéré de ses disciples, que Jean doit bien savoir que l'on doit se mettre au dessus de toutes ces fables, et qu'il n'est occupé du reste que d'une seule chose, la continuation des enseignements sur lesquels ils se sont mis d'accord dans leur entrevue au bord du Jourdain.

Or, voici pourtant ce que Jésus qui se voyait contraint de jouer, malgré lui, le rôle ridicule de thaumaturge et d'exorciste, répondit aux deux amis de Jean :

« Allez raconter à Jean ce que vous avez entendu » et ce que vous avez vu.

» Les aveugles voient, les boiteux marchent, les » lépreux sont guéris, les sourds entendent, *les* » *morts ressuscitent*, l'Évangile est annoncé aux » pauvres. »

Et comme si Jésus eût prévu ce qui devait arriver dans la suite, il ajouta :

« Heureux est celui qui ne prendra point de moi » un sujet de scandale et de chute. »

Voilà certes une singulière réponse, et qui ne fait guères supposer que Jésus ait voulu désavouer ses disciples, quand ils lui attribuaient des miracles.

Mais il en est de cela comme du reste. Il suffit

d'ouvrir l'Évangile pour trouver partout M. Renan en opposition avec la vérité et l'évidence des faits.

Continuons cependant :

Puisque M. Renan a reconnu, comme nous l'avons indiqué, un caractère authentique aux quatre Évangiles, il est assez difficile de s'expliquer pourquoi le récit qu'a fait Jean de la résurrection de Lazare pourrait offrir plus de garanties et être mieux accepté que celui que font les trois autres synoptiques des différents miracles qui ont signalé la vie de Jésus.

Nous constaterons d'abord que les premiers faits qui aient été rapportés ne portent que sur des guérisons de maladies jugées incurables, et que les Évangélistes ne leur donnent même pas le nom de miracles. Ces guérisons multipliées qui se produisaient toujours subitement dûrent pourtant impressionner très-vivement l'imagination de ses disciples. Nous ne parlerons pas de la belle-mère de St-Pierre guérie d'une grosse fièvre à la seule voix de Jésus.

Pendant qu'il prêchait dans la Galilée. il vint à lui un lépreux qui se jeta à ses genoux lui demandant sa guérison.

Jésus lui dit, soyez guéri, et la lèpre quitta cet homme aussitôt.

On lui présenta un paralytique, Jésus lui dit : levez-vous, je vous le commande ; le paralytique se leva au même instant, et tous ceux qui se trouvaient présents furent saisis de frayeur.

Il guérit deux aveugles, et rendit la parole à un homme muet de naissance.

Pendant qu'il accomplissait ces prodiges, Jésus, au lieu de chercher à en tirer parti, pour grossir sa réputation, défendait chaque fois d'en parler et l'Evangile qui rend compte de ces guérisons extraordinaires se borne à dire : « *On n'avait jamais rien* « *vu de semblable en Israël.* »

Une autre fois, Jésus se trouva en présence d'un homme qui avait une main sèche : — il dit à cet homme, étendez votre main : il l'étendit, et elle devint saine.

Une pauvre femme qui était affligée d'une perte de sang depuis 12 ans, et qui avait mangé toute sa fortune en traitements inutiles, fut assez heureuse pour pouvoir toucher la frange de la tunique de Jésus, et elle fut guérie aussitôt.

Voilà quelques-unes des guérisons opérées par Jésus, et les infirmités qui sous la plume de M. Renan prennent le nom de maux de nerfs, et de maladies de langueur.

Quant aux faits de résurrection qui constituent le miracle proprement dit, parce qu'ils se sont produits une seule fois dans le monde, et que si l'on peut citer des guérisons plus ou moins extraordinaires opérées par différentes personnes, Jésus seul est parvenu à rendre la vie à des corps qui en étaient privés, il faut remarquer de suite que le premier cas de résurrection est rapporté par les trois synoptiques sinon dans les mêmes termes, du moins exactement au fond de la même façon.

Nous ne prendrons pas le récit de Matthieu qui, selon M. Renan, est l'homme des discours.

Nous ne citerons pas non plus celui de Marc parce qu'il incline trop aux miracles, et que c'est là sa partie faible.

Mais voyons comment ce merveilleux événement qui dut alors, par son étrangeté, produire une si forte impression, a été rapporté par Luc ; il ne peut manquer de signaler à l'admiration publique, dans les termes les plus exaltés, celui qui a le pouvoir de rendre la vie aux morts :

Or, voici ce que dit Luc :

Un homme appelé Jaïre, chef de synagogue, vint supplier Jésus de venir dans sa maison parce qu'il avait une fille unique âgée d'environ douze ans qui se mourait. Jésus déféra à sa demande, et pendant que l'on était en chemin, on vint annoncer à Jaïre la mort de sa fille, et l'engager à ne pas donner à Jésus la peine de venir au logis.

Voici alors ce que Jésus dit à Jaïre :

« Ne craignez point : croyez seulement, et votre » fille vivra.

« Etant arrivé au logis, il ne laissa entrer per- » sonne que Pierre, Jacques et Jean, avec le père et » la mère de la fille.

« Les personnes qui étaient autour du lit de la » jeune fille étaient plongées dans l'affliction. Jésus » les trouva pleurant et se frappant la poitrine ; et » alors il leur dit : ne pleurez point, cette fille n'est » pas morte, mais seulement endormie.

» Mais on se moquait de lui, sachant bien que
» cette fille était morte.

« Alors, Jésus la prenant par la main, lui cria :
» ma fille, levez-vous :

« Et son âme *étant retournée dans son corps*, elle se
» leva à l'instant, et il commanda qu'on lui donnât
» à manger.

« Le père et la mère furent remplis d'étonnement,
» et il leur recommanda *de ne dire à personne* ce qui
» était arrivé. »

Tel est le miracle, et tel est le récit.

Une jeune fille était morte ; Jésus lui dit de se lever, et elle se leva ; — puis il recommanda de n'en parler à personne.

Les trois narrateurs de la vie de Jésus ont, nous le répétons, rapporté cet événement de la même façon.

Voilà donc un fait de résurrection rapporté par trois historiens différents.

Mais supposons que la fille de Jaïre n'ait été qu'endormie, et que Jésus n'ait eu que le pouvoir, en la réveillant, de la guérir subitement ; et voyons si nous ne trouverons pas dans les Evangiles quelque chose de plus extraordinaire encore, un véritable fait de résurrection pour lequel il n'y ait ni doute, ni équivoque.

C'est toujours Luc qui parle :

Jésus allait cette fois dans une ville appelée Naïm, et ses disciples l'accompagnaient avec une grande foule de peuple.

Lorsqu'il était près de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort. (Cette fois le fait est incontestable; ce n'était pas un malade, mais c'était bien *un mort* que l'on portait en terre.)

Or, ce mort était le fils uuique d'une femme veuve, et il y avait une grande quantité de personnes avec elle.

Le Seigneur l'ayant vue, fut touché de compassion envers elle, et lui dit : Ne pleurez point.

Puis s'approchant, il toucha le cercueil, et ceux qui le portaient s'arrêtèrent; alors il dit : Jeune homme, levez-vous, je vous le commande.

En même temps le mort se leva sur son séant, et commença à parler; et Jésus le rendit à sa mère.

Tous ceux qui étaient présents furent saisis de frayeur.

Ce fut précisément à l'occasion de ce miracle qui se répandit dans toute la Judée que Jean envoya des messagers à Jésus, et l'on sait la réponse qu'ils furent chargés de lui rapporter.

Nous n'avons parlé ni de la tempête apaisée, ni de la pêche miraculeuse, ni de la multiplication des pains, ni de la subite apparition, aux yeux de ses disciples saisis de frayeur, de Jésus marchant sur les flots agités de la mer.

Nous devons pourtant arrêter notre attention sur le fait spécial de la résurrection de Lazare; et pour bien faire ressortir de quelle façon M. Renan écrit l'histoire, nous nous bornons à mettre en présence le

récit qu'il nous donne de cet événement avec celui contenu dans l'Evangile de Jean. Il importe de bien remarquer qu'en dehors de cette composition il n'existe aucun document qui ait pu éclairer M. Renan, qui dès-lors n'a procédé que par voie de supposition, en l'absence de tous éléments ayant pu lui servir à appuyer ses étranges appréciations.

RÉCIT DE M. RENAN.

A la distance où nous sommes, et en présence d'un seul texte offrant des traces évidentes d'artifices de composition, il est impossible de décider si, dans le cas présent, tout est fiction, ou si un fait réel arrivé à Béthanie servit de base aux bruits répandus. — Il faut reconnaître cependant que le tour de le narration de Jean a quelque chose de profondément différent des récits de miracles éclos de l'imagination populaire qui remplissent les synoptiques (on a vu de quelle façon les synoptiques rapportent les miracles de Jésus). Ajoutons que Jean est le seul Evangéliste qui ait eu une connaissance précise des relations de Jésus avec la famille de Béthanie, et qu'on ne comprendrait pas qu'une création populaire fût venue prendre sa place dans un cadre de souvenirs aussi personnels. Il est donc vraisemblable que le prodige dont il s'agit ne fut pas un de ces miracles complétement légendaires dont personne n'est responsable. En d'autres termes, nous pensons qu'il se passa à Béthanie quelque chose qui fut regardé comme une résurrection.

La renommée attribuait déjà à Jésus deux ou trois faits de ce genre. (On a

RÉCIT DE JEAN.

Il y avait un homme malade, nommé Lazare, qui était du bourg de Béthanie où demeuraient Marie et Marthe, sa sœur.

Cette Marie était celle qui répandit sur le Seigneur une huile de parfum, et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux; et Lazare qui était alors malade était son frère.

Ses sœurs envoyèrent donc dire à Jésus : Seigneur, celui que vous aimez est malade.

. . . .

Or, Jésus aimait Marthe et Marie, sa sœur, et Lazare; ayant donc entendu dire qu'il était malade, il demeura encore deux jours au lieu où il était; et il dit ensuite à ses disciples : Retournons en Judée.

. . . .

Jésus étant arrivé, trouva qu'il y avait déjà *quatre jours* que Lazare était dans le tombeau; et comme Béthanie n'était éloignée de Jérusalem que d'environ quinze stades, il y avait quantité de Juifs qui étaient venus voir Marthe et Marie, pour les consoler de la mort de leur frère.

Marthe ayant donc appris que Jésus venait, alla au devant de lui, et Marie demeura dans la maison.

Alors Marthe dit à Jésus : Seigneur, si vous aviez été ici mon frère ne serait pas mort; mais je sais que présentement même Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez.

Jésus lui répondit : Votre frère ressuscitera.

Marthe lui dit : Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection qui se fera au dernier jour.

vu à quels faits M. Renan fait ici allusion, et comment ils sont rapportés.)

La famille de Béthanie put être amenée, presque sans s'en douter, à l'acte important qu'on désirait. Jésus y était adoré. Il semble que Lazare était malade, et que ce fut même sur un message de ses sœurs alarmées que Jésus quitta la Pérée.

La joie de son arrivée put ramener Lazare à la vie.

Peut-être même l'ardent désir de fermer la bouche à ceux qui niaient outrageusement la mission divine de leur ami entraîna-t-elle ces personnes passionnées au delà de toutes bornes. Peut-être Lazare, pâle encore de sa maladie, se fit-il entourer de bandelettes comme un mort (quelle indigne plaisanterie), et enfermer dans son tombeau de famille (c'est à se demander si l'on rêve). Ces tombeaux étaient de grandes chambres taillées dans le roc, où l'on pénétrait par une ouverture carrée que fermait une fdalle énorme.

Marthe et Marie vinrent au devant de Jésus, et, sans le laisser entrer dans Béthanie, le conduisirent à la grotte. (On remarque que le récit de Jean ne contient pas un mot de ce

Jésus lui répondit : Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra ;

Et quiconque vit et croit en moi ne mourra point à jamais. Croyez-vous cela ?

Elle lui répondit : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant qui êtes venu dans ce monde. Lorsqu'elle eut ainsi parlé, elle s'en alla, et appela secrètement Marie, sa sœur, en lui disant : Le maître est venu, et il vous demande. Ce qu'elle n'eut pas plus tôt entendu qu'elle se leva et alla le trouver.

Car Jésus n'était pas encore entré dans le bourg ; mais il était au même lieu où Marthe l'avait rencontré.

Cependant les Juifs qui étaient avec Marie dans la maison, et qui la consolaient, ayant vu qu'elle s'était levée si promptement, et qu'elle était sortie, la suivirent, en disant : Elle s'en va au sépulcre pour y pleurer.

Lorsque Marie fut venue au lieu où était Jésus, l'ayant vu, elle se jeta à ses pieds et lui dit : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort.

Jésus voyant qu'elle pleurait, et que les Juifs qui étaient venus avec elle pleuraient aussi, frémit en son esprit et se troubla lui-même ; et il lui dit : Où l'avez-vous mis ? Ils lui répondirent : Seigneur, venez et voyez. Alors Jésus pleura.

Et les Juifs dirent entr'eux : Voyez comme il l'aimait :

Mais il y en eut aussi quelques-uns qui dirent : Ne pouvait-il pas empêcher qu'il mourût, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né ?

Jésus frémissant donc de nouveau en lui-même, vint au sépulcre (c'était une

qu'avance M. Renan, et que c'est pure invention de sa part.)

L'émotion qu'éprouva Jésus près du tombeau de son ami qu'il croyait mort, put être prise par les assistants pour ce trouble, ce frémissement qui accompagnait les miracles, l'opinion populaire voulant que la vertu fût dans l'homme comme un principe épileptique et convulsif. Jésus désira voir celui qu'il avait aimé, et la pierre ayant été écartée, Lazare sortit avec ses bandelettes, et la tête entourée d'un suaire. Cette apparition dut naturellement être regardée par tout le monde comme une résurrection.

grotte, et on avait mis une pierre par dessus).

Jésus leur dit : Otez la pierre. Marthe, qui était sœur du mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà mauvais, car il y a déjà quatre jours qu'il est là.

Jésus lui répondit : Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ? Ils ôtèrent donc la pierre ; et Jésus levant les yeux en haut dit ces paroles : Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé.

Pour moi, je savais bien que vous m'exaucez toujours ; mais je dis ceci pour ce peuple qui m'environne, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé.

Ayant dit ces mots, il cria d'une voix forte : Lazare, sortez dehors.

Et, à l'instant même, le mort sortit, ayant les pieds et les mains liés de bandes, et le visage enveloppé d'un linge ; alors Jésus leur dit : Déliez-le et le laissez aller.

Nous ne pensons pas que l'on puisse rien lire de plus pauvre, de plus misérable et de plus indigne de l'attention de tout homme sérieux que l'explication que nous donne M. Renan de la résurrection de Lazare.

Jusqu'à présent nous avions entendu attribuer les guérisons extraordinaires opérées par Jésus, et même les cas de résurrection qui nous sont rapportés, à la très-grande puissance magnétique qui s'échappait de lui.

Si l'explication est peu satisfaisante, au moins elle n'est pas ridicule. Mais que penser d'une fable nous représentant Lazare tout pâle de sa maladie, se faisant couvrir de bandelettes et en-

fermer dans un tombeau de famille. Que penser de Marie, *aux instincts spéculatifs*, et de la bonne, la pétulante Marthe qui, toutes deux veulent rendre Jésus thaumaturge malgré lui.

Franchement, le tour est des plus médiocres, et si c'est là le bouquet du feu d'artifice, il n'a assurément rien qui puisse éblouir.

CHAPITRE XII.

RUINES DE JÉRUSALEM ET DERNIER AVÉNEMENT DE JÉSUS.

Au temps de Jésus, nous l'avons déjà dit, les choses se passaient de la même façon que de nos jours ; et ce qui attirait le plus l'attention des hommes, c'était la splendeur des constructions qui s'élevaient partout. Mais il paraît que le temple de Jérusalem avait un tel caractère de magnificence qu'il effaçait tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, et qu'on ne se lassait pas de l'admirer.

Les disciples de Jésus qui partageaient les idées de la foule voulurent aussi lui faire remarquer la richesse du temple.

Mais son attention, au lieu de se porter sur la beauté de l'édifice, avait été attirée par un tout petit fait qui n'avait été remarqué que de lui seul.

Tous ces édifices, leur dit-il, qui excitent votre admiration, sont destinés à une destruction prochaine ; il viendra un temps où, de tout ce que vous voyez ici, il ne demeurera pas pierre sur pierre.

Et il leur fit part de l'aumône que venait de faire une pauvre veuve, et dont il avait été profondément touché.

L'annonce de la destruction prochaine du temple, à l'approche de grandes fêtes et de la joie qui était générale, dut produire sur les disciples de Jésus une impression singulière.

Ils l'avaient déjà questionné souvent sur le moment de son avénement.

Mais cette fois, ils lui posèrent de nouveau la question, et ils lui demandèrent quand les choses qu'il annonçait devaient arriver, et par quels signes on en aurait connaissance.

Il y a ici deux faits distincts dont on s'est constamment beaucoup occupé, et qui ont donné lieu à bien des méprises.

Il s'agit de la ruine de Jérusalem d'une part, et, d'un autre côté, de la fin des temps et du dernier avénement de Jésus.

Il est impossible, avec un peu d'attention, de ne pas se rendre un compte très-net de ce qu'a voulu indiquer Jésus, et de le trouver en défaut, comme l'avance M. Renan.

Relever toutes les contradictions dont cet auteur abonde est chose presque impossible, et c'eût été,

du reste, une tâche si mesquine et si ingrate que nous avons cru devoir glisser rapidement sur tout ce que nous aurions pu dire à ce sujet.

Mais ici, avant de consulter les témoignages qui doivent détruire la thèse de M. Renan, il est bon de rechercher dans son ouvrage en quels termes il a lui-même parlé de cette question.

Or, à la page 79, M. Renan expose *que Jésus crut que ce règne allait se réaliser matériellement par un brusque renouvellement du monde.*

A la page 276, M. Renan dit au contraire, que lorsqu'on interrogeait Jésus sur le temps de son avénement, il refusait toujours de répondre. — Une fois même, il déclara que la date de ce grand jour n'est connue que du père qui ne l'a révélée ni aux anges ni au fils : *il disait que le moment où l'on épiait le Royaume de Dieu avec une curiosité inquiète était justement celui où il ne viendrait pas.*

Voilà donc Jésus qui regarde comme prochaine la destruction matérielle du monde, et qui, d'un autre côté, déclare que c'est là un secret que le Père s'est réservé pour lui seul, et qu'il n'a même pas cru devoir révéler à son fils bien-aimé.

Tout ce que je puis vous annoncer, dit-il à ses disciples, c'est que ce terrible moment sera précédé de grandes guerres et de troubles dans la nature. Il y aura des pestes et des tremblements de terre. Veillez donc pour ne pas être surpris.

Cependant, M. Renan qui s'exprime à chaque page

d'une manière différente, ne craint pas d'avancer *que le monde n'a point fini comme l'avait prédit Jésus.*

En pareille matière, la chose mérite d'être examinée de près : voyons donc ce qu'a annoncé Jésus.

Nous prendrons le récit de Luc, celui des quatre Evangélistes qui paraît avoir les préférences de M. Renan puisqu'il le nomme un artiste divin.

Or, voici ce que rapporte Luc.

« Quelques-uns lui disant que le temple était bâti » de belles pierres, et orné de riches dons, Jésus » leur répondit :

» Il viendra un temps où tout ce que vous voyez » ici sera tellement détruit, qu'il n'y demeurera pas » pierre sur pierre.

» Alors ils lui demandèrent : Maître, quand cela » arrivera-t-il ? Et par quel signe connaîtra-t-on que » ces choses sont prêtes à s'accomplir ?

» Jésus leur répondit : Prenez garde à ne pas vous » laisser séduire....

» Lorsque vous entendrez parler de guerres et de » séditions, ne vous étonnez pas : car il faut que » cela arrive premièrement : *mais la fin ne viendra* » *pas sitôt*. . . . .

. . . .

» Lorsque vous verrez une armée environner Jé- » rusalem, sachez que sa désolation est proche. Ce » seront les jours de la vengeance... Ce pays sera » accablé de maux, et la colère du Ciel tombera » sur ce peuple.

» Ils passeront par le fil de l'épée ; ils seront em-
» menés captifs dans toutes les nations ; et Jérusa-
» lem sera foulée aux pieds par les Gentils, *jusqu'à*
» *ce que la fin des nations soit accomplie.* »

Voilà évidemment ce qui concerne la ruine de Jérusalem qui est un fait séparé, indépendant de la destruction du monde, et qui doit être foulée aux pieds *jusqu'à ce que cette destruction arrive*, et Jésus continuant, s'exprime à ce sujet, ainsi qu'il suit :

« Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune
» et dans les étoiles...

» Les hommes sécheront de frayeur dans l'attente
» de ce qui doit arriver *dans tout l'univers* (non plus
» comme on le voit, à Jérusalem seulement) ... ;
» et alors, ils verront le fils de l'homme qui viendra
» sur une nuée avec une grande puissance et une
» grande majesté.

» Prenez donc garde à vous de peur que ce jour
» ne vienne tout d'un coup vous surprendre.

» Car il enveloppera comme un filet tous ceux qui
» habitent *sur la surface de la terre*, (et non pas la
» Judée seulement). »

Pour tout esprit de bonne foi, et qui ne veut pas discuter sur les mots, il nous semble que les passages que nous venons de citer ont toute la clarté de l'évidence, et qu'ils n'ont pas besoin d'explication.

Comment, en effet, concilier ce que Jésus a dit de la destruction de Jérusalem qui doit être foulée aux pieds par les Gentils, *jusqu'à ce que le temps des*

nations soit accompli, si le grand et dernier bouleversement qu'il a annoncé eût dû survenir en même temps. Les Juifs n'eussent évidemment pu être dispersés et emmenés captifs dans toutes les nations.

Sur le même sujet, Matthieu nous apprend qu'il prévint ses disciples qu'avant que le dernier jour n'arrive, l'Evangile devait auparavant être prêché *par toute la terre.*

Et enfin Marc nous dit qu'il leur déclara, en même temps, que le jour et l'heure, nul ne les savait, ni les anges qui sont dans le ciel, *ni le fils*, mais le Père seul.

Si Jésus se faisait illusion à ce point de croire que la transformation du monde telle qu'il l'entrevoyait était sur le point de s'opérer, comment aurait-il pu annoncer que son Evangile devait auparavant être prêché par toute la terre, alors qu'il ne s'était même pas encore rendu maître de Jérusalem par ses enseignements, et qu'il n'avait réussi qu'à y soulever un violent orage contre lui.

Cette même pensée que l'Evangile doit être prêché par toute la terre, ce qui écarte toute idée d'une destruction prochaine du monde, on la retrouve encore dans le récit du vase de parfums répandu sur la tête de Jésus par Marie.

Il leur annonça que cette action qui leur paraissait blâmable était, au contraire, très-méritoire, et à un tel point, qu'elle serait divulguée *par toute la terre.*

Enfin, au moment de ses enseignements, si Jésus avait excité contre lui la colère et la jalousie des prêtres et des grands de Jérusalem, les merveilles au milieu desquelles vivaient ses disciples avaient certainement produit dans leur esprit la foi la plus vive.

Or Jésus, parlant de son avénement, demanda à l'un de ses disciples s'il pensait qu'il trouverait encore un *peu de foi* lorsqu'il reviendrait sur la terre.

Tout cela, certainement, ne fait pas supposer cette destruction presque immédiate dont parle M. Renan.

Mais il n'est pas inutile d'examiner ce que pensait à ce sujet la première génération apostolique, et nous ne pouvons mieux faire que de citer les propres paroles de saint Pierre qui sont une réfutation sans réplique de la thèse de M. Renan, et qui ont un caractère d'à-propos si frappant qu'on les croirait écrites pour foudroyer cet écrit.

Du temps de saint Pierre, à ce qu'il paraît, les idées de M. Renan cherchaient déjà à se faire jour, ce qui prouve, en passant, qu'elles ne sont pas nouvelles, et voici ce que l'apôtre leur opposait :

« Sachez, avant toutes choses, qu'aux derniers » temps, il viendra des imposteurs et des moqueurs » qui suivront leurs propres passions; et qui diront » qu'est devenue la promesse de son avénement? » Car depuis que les pères sont dans le sommeil de » la mort, toutes choses demeurent au même état où » elles étaient au commencement du monde.

« .... Il y a une chose que vous ne devez pas

» ignorer : c'est qu'aux yeux du Seigneur *un jour* » *est comme mille ans*, *et mille ans comme un jour.*

» Ainsi le Seigneur n'a point retardé l'accomplis- » sement de sa promesse, comme quelques-uns se » l'imaginent, mais c'est qu'il exercé envers vous » sa patience.

» Or, comme un larron vient durant la nuit, aussi » le jour du Seigneur viendra tout d'un coup, et » alors dans le bruit d'une effroyable tempête, les » cieux passeront, les éléments embrasés se dissou- » dront, et la terre sera brûlée avec tout ce qu'elle » contient.

Voilà ce que saint Pierre enseignait de son temps à ceux qui déjà se montraient impatients de voir se réaliser l'avénement de Jésus, et qui commençaient à douter de ses paroles.

Il leur apprend qu'un jour est pour Dieu comme *mille ans*, et *mille ans* comme un jour.

C'était bien ne vouloir laisser aucune racine à cette croyance qui était basée sur une fausse interpréta- tion des paroles de Jésus.

Mais après saint Pierre que se passa-t-il ? Le doute revint-il de nouveau dans les esprits, et se mit-on à penser que le grand cataclysme annoncé devait ar- river bientôt, ou bien qu'il ne fallait plus y songer.

A la troisième génération apostolique, nous voyons Tertullien nous parler encore de cette question[1], et nous apprendre que les chrétiens ne cessaient de prier Dieu non pas *pour accélérer la fin de l'univers*, *mais*

pour la retarder ; et telle a été la tradition suivie de siècle en siècle.

Le christianisme, pas plus aprés la mort de Jésus qu'au troisième, au dixième ou au dix-neuvième siècle n'a enseigné par la bouche des apôtres ou des hommes illustres qui lui ont servi d'organes que le monde devait bientôt périr.

Il y a eu au contraire unanimité de leur part pour déclarer que c'était un mystère qui avait été caché ; — que la destruction du monde aurait lieu par surprise, au moment où l'on y penserait le moins, et que dès-lors on devait se tenir dans l'attente continuelle de cet évenement.

Donc, les idées de M. Renan, sur ce point, ne sont que des vieilleries qu'il doit bien certainement apprécier à leur juste valeur, mais qui sont lancées de nouveau avec l'intention d'enlever *à la chimère* son dernier souffle.

Que Jésus, en effet, ait annoncé un événement qui ne se soit pas réalisé ;—qu'il ait été lui-même le jouet de son imagination, et qu'il ait cru que ses derniers moments allaient être marqués par le bouleversement du monde, avancer cela, c'est bien grave : la preuve, en effet, qui en serait faite donnerait le dernier coup aux croyances chrétiennes.

Jésus s'étant trompé sur le point capital, toute sa doctrine croule par la base, puisqu'il n'y a plus ni fin du monde, ni résurrection générale.

Mais les affirmations de M. Renan ne suffisent pas

en pareille matière. Il peut avoir sa conviction faite ; mais, pour établir la nôtre, nous demandons des preuves autres que celles qu'il puise dans ses propres idées.

Jusque là, nous ne voyons pas que la lumière, que les différentes générations apostoliques se sont passée les unes aux autres, ait seulement vacillé entre leurs mains. L'enseignement depuis Saint-Pierre a toujours été le même, et la foi des vrais chrétiens n'a jamais reçu le moindre ébranlement.

Jésus a dit à ses disciples de veiller, et de se tenir prêts à toute heure.

Depuis plus de 18 siècles, la lampe du soir autour de laquelle ils se réunissent pour prier ne s'est pas encore éteinte.

CHAPITRE XIII

—

LE CALVAIRE ET LA RÉSURRECTION.

Si le récit que nous donne M. Renan de la résurrection de Lazare est si faible et si invraisemblable, que, même les fleurs sous lesquelles il est caché, ne peuvent en dissimuler la complète inanité, cela n'est rien en comparaison de ce qu'il nous dit de la mort et de la résurrection de Jésus.

Nous avons vu par quelles phases successives M. Renan a fait passer son héros qui est à ses yeux le plus grand des humains

A la fin de sa carrière, son caractère était devenu morose, et son esprit d'une telle exaltation que, quoique au fond le plus doux des hommes, on ne pouvait plus vivre autour de lui. Il ressemblait un peu à M. de Lamennais qui ne pouvait supporter la moindre contradiction, bien que son esprit fût d'un charme sans égal, et d'une aménité parfaite.

Dans de telles dispositions, Jésus comprit clairement qu'il ne pouvait aller plus loin dans la voie de ses enseignements que l'on cesserait bientôt d'écouter. Il se confirma alors dans la pensée qu'il allait mourir, et que sa mort sauverait le monde.

Cependant, il paraît qu'il y avait, par moments, des retours de la part de ses disciples, et que tout n'était pas complétement désespéré.

Car, en nous parlant du dernier voyage à Jérusalem, M. Renan nous apprend que la confiance était à peu près revenue, et que la joie était dans tous les cœurs, dans la persuasion où l'on se trouvait que le *royaume de Dieu* allait cette fois se manifester. La conviction sur ce point était telle que l'on s'y disputait déjà la première place.

Ainsi donc, un certain enthousiasme commençait à se produire de nouveau parmi les disciples, lorsque Jésus vint détruire leurs dernières illusions. Au lieu de les encourager, et de leur promettre la gloire qu'ils entrevoyaient devant eux, il leur annonça que sa fin était proche, qu'il allait être trahi par l'un d'eux, éprouvé par les plus dures souffrances, et être mis à mort.

Voilà bien certainement, dans la position que M. Renan fait à son héros, les plus étranges pensées du monde.

Vouloir absolument jeter le découragement parmi ceux qui vous entourent, quand ils sont pleins de confiance, et qu'ils croient toucher au but, cela est-

il réellement sérieux ? Et puis que penser de Jésus à ce moment, lui qui croyait voir s'accomplir la transformation du monde, et qui n'a plus devant les yeux que les instruments de son supplice. Quel singulier dessein de vouloir à toute force se rendre à Jérusalem, et se livrer à ses ennemis? — Mais il est vrai, comme nous le verrons bientôt, qu'il était d'accord avec un *affilié* qui devait jouer dans sa résurrection le même rôle auquel s'étaient prêtées Marthe et Marie dans celle de Lazare.

Donc, la joie qui s'était manifestée n'avait fait que traverser les esprits. Chacun, en entendant les paroles de Jésus, se mit à pressentir le danger ; et, pour y faire face, on prit *deux épées*. . . . . C'est joli. . . . . *Risum teneatis*. . . .

On connaît le reste, et c'est vraiment un besoin pour nous de ne pas aller plus loin dans ce grave sujet.

Disons cependant, au risque peut-être de paraître trop prétentieux, qu'avant d'avoir parcouru les dernières pages du livre, nous avions deviné M. Renan, et que nous attendions de sa part quelque chose de contraire à tout ce qui a été dit jusqu'à ce jour sur les derniers instants de Jésus. Nous étions assuré de lui voir plaindre le sort du *pauvre Judas*, et de trouver à cet endroit une larme pour cet homme maudit.

Nous avons eu la réhabilitation de Robespière et de Marat, il fallait bien leur accoupler celle de

Judas, ce type de la trahison dont le nom est arrivé jusqu'à nous transmis de siècle en siècle avec le même sentiment d'horreur.

Du reste, il s'est formé une littérature crépusculaire qui veut absolument aller chercher ses héros dans les bagnes et dans les égouts de Paris; et M. Renan ne pouvait manquer de s'incliner en passant, et de lui envoyer un coup d'encensoir.

Pour cette littérature, le bagne est nécessairement le lieu de purification par lequel il faut passer pour apporter de grandes vertus et de grandes vérités dans la Société.

Valjean est le type de l'homme éprouvé, et devenu fort : c'est un sage.

Lélia est la femme sublime.

Les religieuses qui veillent au chevet des malades sont comparées à des poux.

Les prostituées trouvent leur justification dans la bonté du cœur et le repentir de Madeleine.

Ce ne sont plus que les scélérats et les organisations perverses qui sont à plaindre : les natures sublimes qui font marcher l'humanité sont des hommes à visions, à idées creuses, des espèces de charlatans dont on doit se défier, et qui ne peuvent vivre avec leur siècle. . . . .

. . . .

Après nous avoir raconté à sa manière la mort de Jésus, M. Renan nous rend compte du fait de la résurrection; — et ici il procède véritablement par

insinuation, ce qui est mauvais, et ce que, nous l'avouons, nous ne nous serions pas attendu à trouver sous sa plume qui, quoique fort contenue, ne doit, cependant, pas craindre d'aborder les situations nettes et bien accusées.

La question qui se pose cette fois est celle-ci?

Jésus est-il réellement ressuscité?

M. Renan ne répond pas; — mais il s'étend à ce sujet dans différentes explications qui, sans le dire, positivement, veulent faire pressentir une supercherie, et laisser le lecteur sous la plus mauvaise impression.

Voici, en effet, comment il s'exprime à ce sujet :

« Un des soldats, pour enlever toute incertitude
» sur le décès réel de ce troisième crucifié, et l'a-
» chever s'il lui restait quelque souffle, lui perça
» le côté d'un coup de lance. — *On crut* voir couler
» du sang et de l'eau, *ce qu'on regarde* comme un
» signe de la cessation de la vie.

» Jean, qui *prétend* l'avoir vu, insiste beaucoup
» sur ce détail. — Il est évident que *des doutes s'éle-*
» *vèrent* sur la réalité de la mort de Jésus.

» Quelques heures de suspension à la croix pa-
» raissaient aux personnes habituées à voir des cru-
» cifiements, *tout à fait insuffisantes* pour amener un
» tel résultat.

» *On citait beaucoup de cas* de crucifiés qui, *déta-*
» *chés à temps* avaient été *rappelés* à la vie par des
» cures énergiques.

» Origène, plus tard, se crut obligé *d'invoquer le* » *miracle* pour expliquer *une fin si prompte*. Le même » étonnement se retrouve dans le récit de saint » Marc.

» Selon la coutume romaine, le cadavre de Jésus » *aurait dû* rester suspendu pour devenir la proie » des oiseaux. — Selon la loi juive, *il eût dû* être » déposé dans le lieu infâme destiné à la sépulture » des suppliciés. . . . .

. . . .

» . . . . Pilate *s'étonna* que Jésus fut *sitôt* mort. . . » Il était tard, et tout se fit à la hâte. . . . . . » . . . . Le tombeau creusé dans le roc appartenait » probablement à *quelque affilié*. . . . .

» . . . . Le cri, *il est ressuscité*, courut parmi » ses disciples comme un éclair. *Que s'était-il passé?* » C'est en traitant de l'histoire des apôtres que nous » aurons à examiner ce point, et à rechercher l'ori- » gine des légendes relatives à la résurrection. »

En présence de tous ces rapprochements, nous croyons qu'il ne peut y avoir aucun doute sur l'intention de M. Renan de faire penser que la mort de Jésus n'a été qu'une feinte, et qu'il y avait à ce sujet concert de sa part avec *un affilié, possesseur du tombeau creusé dans le roc*.

Eh bien ! comme nous sommes dans un siècle où il y a beaucoup d'esprits forts, nous demandons un chef d'école qui, pour affirmer ses doctrines, se fera clouer à une croix, et feindra d'être mort afin de

faire croire ensuite à sa résurrection. Le tour en vaut la peine.... Nous ne parlons pas du supplice et des ignominies par lesquels est passé Jésus avant d'être attaché à la croix.

Que si M. Renan n'a autre chose à nous apprendre dans son second récit traitant du cycle légendaire de la résurrection et des apôtres, nous l'engageons à bien se pénétrer des dispositions de son auditoire; et c'est un service réel que nous croyons lui rendre. Déjà l'on peut voir, sur les lèvres de ses meilleurs amis, le sourire de pitié à peine contenu que leur a inspiré le récit de la résurrection de Lazare. — Mais cette fois, personne ne pourrait y tenir, et une huée générale viendrait certainement accueillir l'ancien professeur qui a tant fait parler de lui.

CHAPITRE XIV.

CONCLUSIONS.

La vie et la mort de Jésus ne sont évidemment que la préface des idées de M. Renan ; et dans la seconde partie de son ouvrage, celle concernant les Apôtres, on apercevra plus clairement son but évident qui, comme nous l'avons dit, est de déconsidérer le christianisme et ses ministres.

Et bien, on doit le laisser faire ; et, à notre avis, c'est lui accorder trop d'honneur que de vouloir interdire la lecture de son livre. Nous voudrions, au contraire, qu'on le lût beaucoup, qu'on s'en pénétrât complétement. Nous sommes certains que l'admiration ne serait pas alors de longue durée.

Un pareil ouvrage n'est qu'une mystification pour le public, un soufflet à sa crédulité. C'est une très-belle spéculation de librairie, et voilà tout. La place

d'un livre pareil est marquée d'avance dans toutes les bibliothèques qui ont le privilége de posséder *Sauvons le genre humain* et *le Fils de Giboyer*. Il a produit le même engouement et les mêmes sensations : il doit donc marcher de pair avec ces deux ouvrages ; et on peut affirmer sans être très-clairvoyant que le même sort lui est réservé.

Nous ne comprenons donc pas que l'on puisse nous dire qu'un pareil ouvrage peut alarmer les consciences, et que l'on persiste à y voir une excitation contre le pouvoir temporel du Pape, et le principe d'autorité. De telles appréciations ne nous paraissent pas plus sérieuses que ce que renferme l'ouvrage lui-même.

Une religion qui s'est affirmée par ses martyrs et par ses sages ; qui a produit des François-d'Assise, des Vincent-de-Paul, des Bossuet, des Fénélon, des Massillon et toute une pléïade d'hommes illustres qui non-seulement ont jeté le plus vif éclat sur le sacerdoce, mais qui, en même temps, qu'ils ont poussé le dévouement jusqu'à l'héroïsme, ont été de sublimes penseurs et les premiers de leur siècle, n'a rien à craindre de pareilles attaques.

Vainement on fait bourdonner à nos oreilles des mots bizarrement accouplés, pour nous impressionner et nous donner le change. Vainement on nous parle d'obscurantisme et de nuit sombre faite dans les intelligences par la soutane des prêtres : On sait parfaitement à quoi s'en tenir à ce sujet.

La seule influence qui reste debout, et qui aujour-

d'hui exerce son empire d'une manière souveraine et irrésistible, c'est la vérité. Personne n'est plus disposé à croire aveuglément et à être dupe. Que l'on nous prouve que la vie de Jésus, ses actes et ses enseignements ont été falsifiés, et le christianisme tombe aussitôt.

Mais alors ce sont des synagogues qui devront s'ouvrir partout ; car il faut être conséquent, et nous ne nous expliquons pas qu'un culte quelconque professant le christianisme, puisse se montrer, comme on nous l'assure, très-satisfait des idées exprimées par M. Renan. Il serait peut-être bien de se rappeler, à cette occasion, ce que M. Guizot a dit récemment, avec autant d'autorité que de raison, de la solidarité des Eglises chrétiennes.

Quoi qu'il en soit, pour détruire le christianisme, il faut des preuves et non des visions ni des fables arrangées à plaisir. Pour jeter de la haine et de l'odieux sur les prêtres, il faut aussi autre chose que des mots. Ce ne sont plus les princes de l'opulence, et ils ne sont pas placés au sommet de l'échelle sociale, comme au temps de Jésus. Le prêtre de nos jours est cet homme simple, bienveillant et affectueux, le bon curé de campagne qui se regarde au milieu de ses paroissiens comme s'il se trouvait dans le sein de sa famille, et qui n'a autour de lui d'autre prestige que celui d'une vie toute d'épreuves, d'abnégation et de dévouement. Le prêtre chrétien ne doit plus chercher à s'élever sans perdre de son importance, et il ne

peut, sans sortir de son rôle, cesser de se mettre, même un seul jour, au niveau de toutes les conditions, même des plus humbles.

Et voyez l'injustice du moment ; c'est cependant contre ces hommes que toutes les flèches de la critique sont aiguisées. Que dans une profession quelconque il y ait un scandale ou même un crime, on trouve de suite des paroles pour excuser. Mais quand il s'agit d'un prêtre qui a le malheur de s'oublier, on est sans pitié, et comme si, en définitive, ce n'était pas un homme, il semble, à entendre ces philosophes animés d'un superbe courroux, que l'on devrait le lapider aussitôt sans l'entendre. Qu'ont donc fait ces hommes pour que l'on puisse autant leur en vouloir? Ce sont eux qui ont été les pionniers de la civilisation : après avoir fondé *la commune*, ils ont ouvert les premières maisons d'école. — Les ordres religieux ont seuls produit des bénédictins. Partout on voit le prêtre ouvrir le sillon, et ne recueillir que de l'ingratitude ; et, chose triste à dire, ce sont ceux auxquels ils ont tendu la main dans la détresse qui les mordent le plus souvent ; et, comme si ce n'était pas assez de la morsure, on veut encore y ajouter le ridicule.

Mais, dit-on, le christianisme n'est plus aujourd'hui qu'une formule qui se rétrécit de plus en plus. Un prêtre qui prie dans le temple pour de l'argent, ou qui s'associe, moyennant salaire, à l'entreprise des pompes funèbres, est-ce bien là le disciple de Jésus?

Non, certainement, la religion n'a point été instituée pour de puériles et d'étroites cérémonies; mais votre objection fait encore ressortir l'une de vos injustices.

N'est-ce pas vous qui dites chaque jour que le prêtre ne doit se mêler de rien dans la société, et qu'il doit se borner à prier? N'est-ce pas vous qui lui disputez même pied à pied les quelques mètres de terrain sur lesquels repose son église, et qui voulez forcément l'acculer au fond de la sacristie? La religion n'a donc plus qu'une très-petite place; et l'idée, du reste, comme du temps de Jésus, étouffe partout sous le poids de la matière. Les grandes époques et les grandes crises peuvent seules faire ressortir les aspects lumineux du christianisme qui, pour se manifester, a, comme toutes les choses de ce monde, besoin d'expansion et de rayonnement.

Or, le spectacle auquel nous assistons, en le resserrant et en le comprimant de plus en plus, parviendrait nécessairement à le faire périr, si sa sève n'était inépuisable.

A force de vouloir copier l'Angleterre, la France est devenue une maison de banque. Plus de patriotisme, plus de grandes pensées! Une journée de travail, une caisse à tenir et un bordereau à dresser; voilà maintenant ce qui fait battre le cœur et le cerveau de la France. Des bruits sinistres, partis du Nord, arrivent jusqu'à nous : On égorge la Pologne; allons à son secours, crie-t-on aussitôt. *Cave lucro* !

répond le banquier ; vous allez déranger mes opérations ; *la Bourse va baisser*......

Est-ce à dire que le patriotisme soit éteint dans le cœur de la France? Le réveil peut être beaucoup plus proche qu'on ne le pense. Les grandes époques touchent presque toujours de très-près à ces moments de lassitude et de corruption qui sont des défaillances dans la vie des peuples.

Qui eût pu pressentir, pendant le règne énervé de Louis XV, les rudes et glorieuses campagnes de la République?

Dans ce moment, nous sommes sur un lit de roses : mais vienne l'heure critique; et, en même temps que la France verra surgir des Hoche et des Marceau, le Christianisme retrouvera des Vincent-de-Paul et des Belzunce.

FIN.